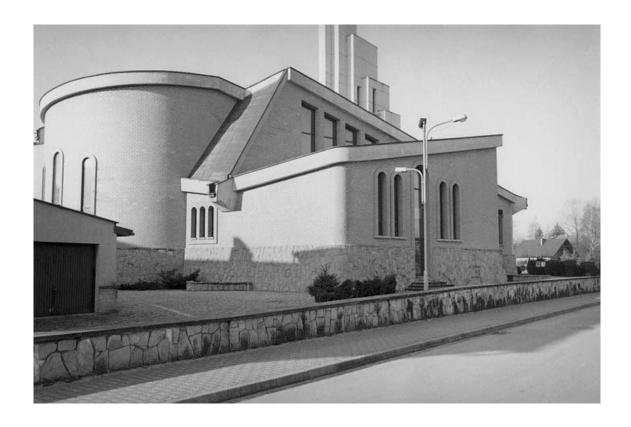
Éditions Obsidiane

SECOUSSE

Revue de littérature

Première secousse



Première ▶ Secousse Sommaire ▶

Directeur de la publication

François Boddaert

Conseil littéraire

François Boddaert, Christine Bonduelle, Philippe Burin des Roziers, Jean-Claude Caër, Gérard Cartier, Pascal Commère, Pierre Drogi, Christian Doumet, Bruno Grégoire, Patrick Maury, Nimrod, Gérard Noiret, Anne Segal.

Responsables de rubrique

Poésie Christine Bonduelle **Proses** Pascal Commère Essais **Christian Doumet** Traductions Pierre Drogi Lectures & entretiens Anne Segal Peinture Jean-Claude Caër Bruno Grégoire Photographie Notes de lecture Patrick Maury

Coordination Gérard Cartier

Manifestations publiques Philippe Burin des Roziers

Ingénieur du son Raphaël Acker

Les textes sont à envoyer par courriel contact@revue-secousse.fr

Site de la revue http://www.revue-secousse.fr



Première ► Secousse Sommaire ►

Sommaire

Cliquer sur le titre pour l'atteindre

• François Boddaert ► Trois coups pour une première secousse	5
Poésie	
 Pascal Commère ► Les jars 	7
• Adrienne Eberhard ▶ 2 poèmes	11
• Bruno Germani ► La bouche et le cul	14
• Constantin Kaïteris ► Mise en place d'Addis-Abbeba	18
• Nichita Stănescu ► 9 poèmes	23
Proses	
• David Bosc ► Syndicat d'initiative	28
• Lionel Bourg ▶ Ou fils de si peu	31
Essais	
• Christian Doumet ► <i>J'imite Borges</i>	41
Carte Blanche	
• Christine Bonduelle ► Dynastie Tang et musique contemporaine	48
• Poètes des Tang ▶ 8 poèmes	52
• Philippe Hersant ► <i>Entretien</i> avec Chr. Bonduelle et A. Segal	54
La guillotine	
• Philippe Burin des Roziers ► Les secousses du déclin	61
Zarbos	
• Jean-Claude Caër ▶ <i>Mettre au monde le monde</i>	64
• Emmanuel Berry ► Pologne - Oswiecim	66
Notes de lecture	
• Claude Adelen ► Légendaires - Note de Pascal Commère	72
• Thierry Laget ► Bibliothèques de nuit - Note de Vincent Wackenheim	74
• Gustave Roud ► Le repos du cavalier - Note de Vincent Gracy	76
• Hans et Sophie Scholl ► Lettres et carnets - Note de Vincent Gracy	78
• Franck Venaille ► Ça - Note de Patrick Maury	80

François Boddaert

Trois coups pour une première secousse

Chercher un titre, c'est trop longtemps trouver ceux auxquels on veut échapper ; batailler contre les évidences qui vous tyrannisent la cervelle par la puissante fièvre de leur évidence, justement.

Léon Bloy, passant Maurice Barrès sur la râpe de sa colère perpétuelle, baptise ainsi son saignant poulet : *Petite secousse*.

Notre ambition du moment nous pousse à supprimer tel qualificatif restrictif pour tenter d'agiter mieux l'écriture contemporaine, en nous agitant nous-mêmes (ah mais).

Belle ambition quand tout concourt à l'assoupissement, ou plutôt à la tétanisation générale devant l'éternelle Crise (financière, cette fois et par exemple). Comme si l'existence même n'était pas une crise, etc.

Qui vient de la Grèce (on n'y échappe pas ces temps-ci) où ça signifiait quelque chose comme le jugement, la décision. Or une revue décide, et l'avenir tranche ou s'en fout de ses choix.

Mais elle les fait crânement avec plus ou moins de bonheur, plus ou moins de partis pris, plus ou moins de perspicacité – difficile, la perspicacité, dans le foutoir des textes recus, suscités, ressuscités !

N'empêche que d'y aller d'une *Secousse*, et quelques autres, c'est magnifier dans la littérature la-crise-de-nerfs-du-vers en perpétuelle pâmoison...

Évidemment, un texte qui ne provoque pas un accès (une simple bouffée peut suffire) d'empathie ou de détestation, ne sert à rien : c'est l'aspirine avant la migraine.

Le prurit de rage ou de rire qui secoue les comités, et qu'un simple verre (de rouge cette fois) suffit à éteindre, n'est pas la moins douce maladie qui assemble les poètes en mouvement.

Impulsion de la petite meute singeant, en lui tordant le bras pour lui extraire un cri, le mouvement même de la littérature (allons-y). Opiniâtreté de la torsion pour entendre le Rimbaud du lendemain que, pour un peu, on aurait raté.

Ou la crise des vocations. Et la pire aujourd'hui, des vocations de lecteurs, – ces petits diacres de la sainte hostie prosodique (on ne lit pas Bloy sans dégâts).

Il paraît (?) que dans la galaxie de l'Internet il y a de ces curieux-là en quantité à faire pâlir la théorie des anges. Qu'étaient nos lecteurs devenus (disait déjà Rutebeuf, ou à peu près) ? Eh bien, ils étaient passés là !

Mais raison garder...

不

Il y eut *Obsidiane* (l'éponyme) tapée sur quelque IBM à boules. Puis composée au plomb. Les plaques Offset chassèrent le plomb. La PAO supplanta la typographie. *Le Mâche-Laurier* en fut témoin, qui chuta pourtant dans le numérique avec son ultime livraison.

Modernes ainsi de toute éternité (pas rire!), les poètes quand ils s'assemblent aiment à

ruser avec l'époque. Et la technique est aussi bien leur affaire que le plus quidam élève d'un IUT de je ne sais quoi.

Secousse campe à présent sur la toile (mais où sont nos livres d'antan ?). C'est pour rien : lisez, pillez (copier/coller), O lecteurs internetisés !

Mais les araignées du comité veulent des mouches. Avis!

Poésie



Pascal Commère

Les jars

kâ kâ kâ. Avant toutes! À l'ultime mêlement. Des cols ah la belle anse, jar gonnant d'humeur crue consonnes que fiente avec – hachis d'herbe un brin sombre

Sifflant

langue de feu vibre et vibre, spatule si peu que manque un mot qui serait d'eux – ou presque dans l'étroit. Camisole du jour et salutation à l'entour. L'ortie du soleil ras entre les interstices

D'ailes. Éployées soudain la voilure à propos et comme immaculée, cou long de plume et bourdon de plomb là-haut quand passaient, décochant la trempe – flèche hardie qu'aurore tend. Jars

un frisson que ce froid le rappel porté de rafale en escadre

*

Bêtement

bric et broc un printemps vit braqué effleurant du bec l'herbe pimbêche. Effronté

le bleu comme à la pointe si n'est la perle de l'œil fixe délavée, au ciel autant qu'au sol à même qu'impose peau pédieuse ah, belle ocre

crânement que mars renchérit. Frimas en désuétude si n'est je m'interroge *kâ kâ kâ* un trop plein de langue en salut à ladite. L'attardée du coucou. L'envol simulé droit devant

Jargonneux va savoir, sourcilleux

L'autre s'épouille et du bec traficote au croupion tergiverse sous rémiges, brocardant le briefing

*

Inaptes au vol c'est peu dire. Fiers caïds récriés d'un alphabet criard. Basse-cour aux aguets chaque instant c'est toute heure en bas taguée sur l'herbe : *joliment!* Où sont fientes domestiques que volaille pauvre en mots de l'anus éruc tant en journée ah jargon d'un caquètement nôtre

Le chef tôt remonté sous la bosse du casque un rien questionne s'enquérant au cartel du courage de la troupe et du chœur. À l'ouvrage, citant l'un citant l'autre. Braves du col haussés

dès lors que parmi nous : eau des flaques bec au ras si prêts à embler la palme qui consacre. Satisfaits aussi bien d'une insatisfaction. Qu'est-ce qui manque *si si si* du bec intensément ils farfouillent et cela, jarre — Un rien drossée, duvet de moindre hiver

*

Intensément s'aimaient novembre vents mauvais

*

Et l'un faraud qui fut l'autre tout juste borgne qui suit devenu femme tient ferme à la mangeoire, campé de quoi offrir à *Cap'tain* un coït. Brusquement

petits pas *pas* à *pas* de l'autre s'ap prochant et du cou tout à coup ainsi qu'on danse : impact mesuré, lutteurs manchots mâchouillent si d'aventure hiver et saison que devance le gris d'un autre temps. Et neige en sa tombée ! Geste d'aile, soubresaut

*

D'une patte puis l'autre étirant la cuirasse dépliant cou roulé déroulant un rien crâne la tenaille du bec – armée, feu craché

Repos!

Aile pliée la mise un tantinet négligée ou si peu – hochet de queue la fiente tout de vert et de blanc

Suscitant *si si si* qui suivant sillonnaient jabot fier la contrée de haut vol cadastrée, pays plats ses cités

*

Si pour autant tant haut que pour autant

ils passent

si haut dans les fumées fumeroles en bas rien que trottoir déserté où chronique se tient. Écart moindre, faubourg distant si peu qu'un vol d'oies

traversa

de suite ainsi qu'on suit formant ligne consonne l'une à l'autre liée flèche du cou pointée cherchant de l'œil les mots qui ne viennent et reviennent. *Jars!*

*

Pluie qui dure. Fraîche et grise – Que Baltique quant au sec se marie au ressac! S'accouple l'oie de neige

Si tant est qu'averse d'hiver mouille et m'aille au point de rappeler épelant appelées syllabes qu'en passant sont les mots crus sauvages d'un autre froid venus qu'on dit, nord à deux pas déjà

revenues les bernaches, pas à pas tout soudain quant à soi *quant quant quant* que sont méchamment sifflets de langue qu'arguent Ceux-là ne sachant pas et de droit qui s'en targuent

*

Du bec quêtant ce qui n'est pas ou pas encore. Sc rutant à travers quoi, l'herbe le croît la passe. Tout comme au ciel autant quand pluie s'élance et prise au piège la mantelée, corneille tout devant et tout soudain qui craille

Avertie s'évertue à vie. – Sus au vent que froid épingle en vain venu

*

Si lents battements d'ailes à peine. – Un envol simulé, ceux d'en haut l'ont gardé Vent et neige quand s'arroge droit d'escale avant retour prochain $k\hat{a}$ $k\hat{a}$ $k\hat{a}$ vers le nord Stockholm la blonde Gotland incidemment par-delà marais eaux serrées que sont en leur déclin terre et tourbe en leur sol

Qu'une voix difficile en qui diphtongue crisse

que dégrise et dégoise. La troupe cherche noise. Et crie à tous propos trompetant qui que quoi – quémandant La kyrielle rapplique, et l'hiver au jour dit

*

Ce que vocable semble infime accent de neige pris pour tel à la traîne sur le fermé des mots prose ou vers ci-devant, cendre à nos pieds blessés, sornettes ------ Ainsi qu'on croit

qu'oies passant répercutent. – Mais quoi ?

Pascal Commère est Pascal Commère, a écrit naguère François Boddaert. Et c'est toujours vrai! Poète, romancier, essayiste, né en 1951, etc. Dernières publications: *Prévision de passage d'un dix cors au lieu-dit Goulet du Maquis* (Obsidiane), *Petit soleil* (Circa 1924), *Les larmes de Spinoza* et *Noël hiver* (Le temps qu'il fait).



Adrienne Eberhard

2 poèmes

traduits de l'anglais par Christine Bonduelle

The Maze

Mud is what she remembers most, the kind that sucks and slurps

as it betrays the body, quicksand pulling her to where

air is thick with gravel, where her body is a battlefield.

The lump they lifted clear was stone to her, its hurtful

drumming like a dance of anger vanished in the thick seams

that now bind her breast back to itself. She is lost, underground, without

Orpheus or any guide. This is the maze without the minotaur; where the fresh

blue cut of sky is a fading memory. Mostly she knows this is a fairy tale,

a grim one, where swathes of hair are hacked off to plait a rope

to lead her to the surface, or else to lay in patterns in the darkening woods

to puzzle her way back. There is no one else at all, just this body

and her once brave head spinning under the soil's glittering stars.

Le labyrinthe

La boue dont elle se souvient le mieux de celle qui pompe et suce

de celle qui trahit le corps, sable mouvant tirant vers là

où l'air est épaissi de graviers, là où son corps est un champ de bataille.

La motte qu'ils ont soulevée était pour elle une pierre, son douloureux

tambourinage une danse de colère disparue entre les coutures épaisses

qui maintenant resserrent sa poitrine sur ellemême.

Elle est perdue sous terre

sans Orphée ni guide. C'est le labyrinthe sans le minotaure ; là où la fraîche

découpe bleue du ciel est un souvenir évanescent. Elle sait bien que ceci est un conte de fée

macabre, où des touffes de cheveux sont arrachées pour tresser une corde

qui la ramène à la surface, ou alors sont posées par terre dans les forêts obscures

comme des indices pour son retour. Il n'y a personne d'autre, juste ce corps

et sa tête autrefois si brave qui tourne sur ellemême sous les étoiles scintillantes du sol. This is the journey where a woman is shape-changed to a youth whose virtue

defeats evil, craving courage instead of head-in-hands howling,

finding kindness where normally she would not look.

It is looking that is most difficult,

facing the future with a clear-eyed gaze that claims:

send black ravens, dragons from the west country,

send hags, crones, mad men, wild horses; I will find my way home.

Ceci est le voyage où une femme se métamorphose en jeune fille dont la vertu

déjoue le mal, et cherchant son courage plutôt que de hurler la tête entre les mains,

trouve la bonté où elle n'aurait jamais regardé. C'est regarder qui est le plus difficile,

faire face au futur d'un œil clair qui implore : renvoyez les noirs corbeaux, les dragons du pays de la mort,

renvoyez les sorcières, les vieillardes, les hommes fous, les chevaux sauvages ; Je trouverai mon chemin pour rentrer à la maison.

Water Music

1

Curled on the couch, I read Heaney, the earlier, watery poems where the words themselves seem wet; they lap and spill from the page like the run of stars on a cold night.

The river is grey with drifts of wind stroking it to ripples – fish scales, turtle shells – one lane remains untouched, blue-silver as sleek dolphin backs.

I turn the pages and Undine unfolds her yielding body, gleaming like mercury, the seal woman dips her skin and returns to cool current.

My son cries from his cot, his voice matching the cartwheelcall of gulls across the water. I lift my head and the Channel is all mirror; lullaby calm.

Chant d'eau

1

Enroulée sur le divan je lis Heaney, les premiers poèmes liquides où les mots eux-mêmes semblent mouillés ; ils clapotent et s'écoulent de la page, parcours d'étoiles dans une froide nuit.

La rivière est grise des mouvements du vent qui la caresse et la plisse – écailles de poisson, carapaces de tortue – un passage reste lisse, bleu-argent comme les dos vifs des dauphins.

Je tourne les pages et Ondine déploie son corps consentant, étincelant comme du mercure, la femme phoque trempe son pelage et retourne dans le frais courant.

Mon fils pleure dans son berceau, sa voix assortie au cri d'essieu des mouettes en travers de l'eau. Je lève la tête et le détroit n'est qu'un miroir; berceuse accalmie. The net the fishermen pull is full of grief: the stilled voice of a tiny child, mouth lugging water to pores and cells; limbs washed to myth.

As the river lifts its face to the shrouded sky, the soft dance of rain is the sound of my boys plashing in peat-dark puddles, their joy a dance of water. Le filet que ramènent les pêcheurs est plein de chagrin : la voix calmée d'un petit enfant sa bouche acheminant l'eau jusqu'aux pores et aux cellules ; ses membres emportés jusqu'au mythe.

Comme la rivière soulève sa surface jusqu'au ciel voilé, la douce danse de la pluie est le chant de mes garçons qui pataugent dans des flaques noires de tourbe, leur joie une danse liquide.

2

2am. The sky is awash with milky stars, the breeze scudding the sea to peaks. I'm listening to faint notes rising like bubbles in a glass, they lift off the waves, and haunt my footsteps on the damp grass. I've come for wood. The darkness and cool wind wrap around me, sifting the indentations my feet make. I lean into trees, feel night-breath gust past, filling me with shadowy wings: fleet lift of owl slashing the black, soft flap a foil for scissor-sharp cut, face like foam blown from a wild sea. And I hear the cry, the piercing anguish that could be mouse-shriek, rabbit-fear, but know it as my child pulled from the deep like a netted fish gasping for air. The notes are gone, the garden dark and filled with the turned-away faces of stars.

2

Deux heures du matin. Le ciel est inondé par la voie lactée, la brise hérisse la mer de pics. J'écoute des notes indistinctes montant comme des bulles dans un verre. elles s'échappent des vagues, et poursuivent mes pas dans l'herbe humide. Je suis venue chercher du bois. L'obscurité et le vent frais m'enveloppent et tamisent la marque de mes pas. Je me penche vers les arbres, je sens l'haleine de la passer en rafales, m'emplissant d'ailes ombreuses : le rapide envol de la chouette lacère le noir, doux battement d'une feuille au tranchant des sa face comme l'écume soufflée de la mer sauvage. Et j'entends l'appel, la vrillante angoisse qui pourrait être couinement de souris, peur de lièvre, mais je le reconnais : c'est celui de mon enfant tiré des profondeurs comme un poisson pris au filet, asphyxié par l'air. Les notes se sont tues, le jardin noir plein

Adrienne Eberhard, poète australienne, est née en 1964 ; elle vit et enseigne au bord d'Entrecasteaux Channel au sud de Hobart en Tasmanie (Australie). Son premier livre *Agamemnon's Poppies* est sorti en 2003 chez Black Pepper. Son second, *This woman*, dont sont extraits ces deux poèmes, est en préparation chez le même éditeur pour 2011.

du visage renversé des étoiles.



Bruno Germani

La bouche et le cul

1269

On put marcher la langue et prononcer des mots, n'importe
Comment mais en la grammaire sage et désordre dire ce
Qui nous tenait à cœur. Il faut vivre, on a parlé aussi
Comme les choses venaient nous serrer sur leur cœur
Dont on ne peut pas bouger. Cœur à cœur, les uns
Sur les autres, a-t-on vraiment des choses à dire ou
S'est-on poussé faire semblant être pensant lors le temps
Tombe nous déshabiller. On aura dû aimer le silence davantage
Ne plus vouloir dire rien comme les oiseaux chantent
Quand le jour se lève nous embarquer en sa puissance
Qu'on accepte et chérit dans un silence de folie.

21109

Il n'y a rien à dire mais son cul à bouger quand la fleur Est ouverte. Qu'il arrose le feu en entrant dans la place, Pleuvinant sous la ceinture aux chairs rougies de l'âtre. Unités de lieu, d'action, de temps, au plus près, comme C'est précisément un théâtre aux rideaux ouverts, il hésite Maintenant car la vie est bien ici mais aussi son contraire, La scène maintes fois répétée comme elle est jouée de cœur Mais aussi récitée. Grandiloquent, il aura élevé sa verge Aux yeux de plusieurs cyclones dont quelques uns furent De trop mais, ne pouvant plus s'en retirer, il aura dû continuer De jaillir avec sa bite droite sur le pré boueux du jour.

1469

Mots faisant, comme on perd du sang devenir léger
Et blanc et tendre, le temps passe sans rien dire
Nous rendre à notre époque. On vit de rien quand
L'éternité se déroule qu'on a sué d'une révolution
Nue qui nous a rendu. Après se chercher et se trouver
On s'efforce s'échapper, faon qu'on n'est plus mais
A la lumière éblouissante de l'aube, un silence cru
Quand on ne veut plus parler. On a l'assurance
Des hommes, faconde muette qui suffit bien lors
Le temps est ivre nous ranger sous sa puissance droite.

30109

Il est encore sauvé quand il commence à la toucher, Ecartant sa culotte pour la doigter et aller au fond Des choses de la vie et des choses de la mort. C'est comme ça qu'ils disaient moins loin en âge, Ils parlaient de filles mises, enfilées et sautées. La vie a-t-elle changé de cours quand elle lèche Ses bourses sans qu'il lui demande rien de sale. Il ne peut pas imaginer qu'elle aime ça parce que, Sans tarder, il s'en va percer le mystère du monde Laisser éclater sa folie et sa joie. Il n'y a rien après Bien qu'elle le fixe de ses yeux vagues, il ne remet Pas le couvert car il est riche d'une seule foi.

1289

Après le silence de l'enfance, les mots sont venus nous Habiter nous rendre adultes et intelligents, on les pioche Trouver un sens clair et dominant. On a été parlant comme On a voulu défricher une pagaille droite et se rendre dans Des clairières sûres, poitrines gentilles de quelques femmes Qu'on aura dormies et dissertées occuper le temps et faire Vie sonnante que tout le monde chérit. Ensuite on s'est dérobé Toucher la nuit claire du monde, on s'est dégagé plus parler De rien mais se faire muet comme les fleurs embaument Voyager nulle part mais dans la stricte béatitude du jour.

11109

Mets-toi comme ça, la prie-t-il, car il faut s'organiser, Elle jette ses jambes par-dessus sa tête elle soit pliée En deux qu'il l'ait entièrement sous les yeux. Accouche-Moi, rigole-t-il. Mais il l'emmerde avec son commerce, La mise en place de l'étalage, ses pensées de chiottes. Coule simplement, lui demande-t-elle. Dès qu'elle parle Rien ne va hors la blancheur magnifiante des draps; Celui du dessus qu'elle tire sur eux, il n'en voulait pas Qu'ils soient le cul à l'air, des anges nus sur la terre Que la providence tire et pousse. Tout est désorganisé Maintenant quand ils se mettent à vivre quand même.

24310

Soleil passant au-dessus nos têtes, on aura transpiré
De vertus impossibles, idéaux qu'on n'a pas tenus
Mais louvoyés dans ses rayons, parfois ombres et
Parfois lumières comme on vit de ce qui se passe.
Mais on aura pris bêches et pioches, se levant tôt
Travailler mieux, préparer le terrain pour d'intenses
Semences dont on cueille les fruits être bien trempé
De bonheur, les malheurs du monde qu'on retourne
Ils ne nous voient pas nous oublier assez, vêtu de bleus
De travail dont on se réchauffe quand on s'est regardé
Dans la glace se raser le matin retrouver le visage de
Son père on soit mis à plat la terre nous recouvre fort.

2119

L'un et l'une se dévisagent bien qu'aucun n'ait vraiment Visage avant s'approcher et se flairer. Ils se rapprochent Jusqu'à se toucher le ventre. C'est qu'il ne veut pas d'histoire Mais sa bouche à baiser, ses seins à toucher, son entre-jambes A couvrir. Elle est d'accord et c'est très bien, ils trouvent Un endroit et font leurs affaires à la fortune du pot, Se marquant à la culotte pour rendre l'âme. Il ronronne Et veut dire quelque chose mais elle l'arrête, deux doigts Au cul et deux doigts à la bouche. Ce n'est jamais le moment De parler, de faire des salades qui ne passionnent personne



Constantin Kaïteris

Mise en place d'Addis Abeba

Table des matières La rouille et le ciel

insistance de la campagne

avatars léonins

Femmes dans leur nom

Sous les hauteurs d'Entoto fausse forêt de bois à brûler qui pèse aux épaules des porteuses dans la fumée cuisinée du matin – éclat blanc et mat – la ville s'éveille maintenant dans les gris et les bleus pâles

> Sous la peau de la ville la campagne veines et nerfs affleure

Les toits sortis de l'ombre orientent leurs pentes légères dans les gris nuageux au nuancier restreint
Puis avec la lumière renaît la rouille la rouille puis le ciel dégagé et la rouille encore campée sous les eucalyptus portant des lames vert poussière que fuient les oiseaux
Puis le ciel se durcit bleu bleu simple

L'ennui des lions le dimanche un bâillement immense où s'engouffrerait la ville

Tôle ondulée des toits comme la palette des champs nuancée de l'argent neuf au rouge patiné tôle ondulant des toits en août nuages crevés d'ouest roulant dessus et maintenant dans ce commencement encore vert d'après la pluie

> talus d'herbe des rues tantôt rase paille rêche tantôt chiendent humide torrents sauvages tapis dans un filet d'eau qui ne prennent jamais l'air de rivières aimables

Tôle ondulée des toits pente lente, une résistance mesurée au temps de l'acier étincelant vite plombée que le travail cyclique de la pluie mène à la brique et au brun par l'apaisement des yeux

Lions dispersés pièces sous-jacentes qui perdurent d'un monde rugi raréfiés mais en tous lieux remarquables comme si la ville était doublée d'une savane invisible

Une cartographie abstraite du hasard où les verts provisoires sont les débiteurs des nuages

> Les pentes ont encore le rugueux des collines sous le pied le champ de courses hanté de hennissements fantômes avoue son herbe de prairie

Et sous les tambours des pluies les faux plafonds de mousseline sont des ciels blancs tendus d'illusions sauvées par le contrepoids mobile des femmes, le plissé, le drapé blanc des robes par les corps qui bougent travaillent rêvent qui s'immobilisent aussi dans la fine toile blanche qui souligne et voile et signale

J'ai vu une merveille Extrême beauté Elle a été envoyée Petite terre Orange Orient Son parfum Miroir Elle a embelli Nostalgie Elle a guéri Sa couronne Patience Elle a étonné Elle a fleuri Rose Sa couleur Firmament Elle a étonné Œil du monde Elle les a fait s'incliner

La porte franchie on longe les palissades encore de tôle ondulée au rythme léger du vent mince métal

Lions empêtrés dans une dépression dorée Le mufle rêveur entre les pattes Lions argentés, bronzés, nickelés, froissés démonétisés ou en cours de tous les régimes

puis entre la rouille et le ciel avec des trouées de bleu derrière l'avancée rapide de la rouille au vif de l'oxygène avec du vert d'herbe pour l'herbe là où la poussière rouge a cédé mince séparation pour des vies qui se ressemblent dans des cours de pierres vagues où les femmes règnent avec discrétion partageant un seul robinet d'eau et tant d'espoir

Souvenir Mon miel Tu es de l'or Je t'ai souhaitée Ma lumière Tu as jailli comme une étincelle Grenade Pacifique Tu es incomparable Diamant Monde mien Qui te vaut ? Belle Tu es tombée comme une pluie Tu excèdes tout Verdoyante Tu es une perle Mon désir

En d'imperceptibles moments la rouille s'étend évolue gagne imprévisibles dessins dessins qu'on lit soudain dans les ondulations du métal comme les sentiers erratiques des chèvres lente horloge de la rouille histoire pulvérulente avec des vies qui s'oxydent aussi

Lions de basalte anguleux crinière cubique taillés dans le blanc rugueux ou coulés dans le métal fauve comme de gros chats ne sachant descendre de l'arbre ils songent du songe sans paupières des statues

Au-dessus dans un bleu ouvert planent d'incertains rapaces

aux limites s'esquivent les rues en routes on n'y voit que de l'herbe les moutons y cisaillent encore quelques touffes avant le couteau

Au-dessus de tout ce qui chemine sentiers herbeux entre le métal formant la carte vécue et véritable de la ville entre les lanières de goudron où passe qui ici n'a pas d'attache

Lions vivants
à l'effluve du vent
mais les moins visibles au promeneur
avec un rideau maigre d'arbustes
au-delà de leurs barreaux
rideau qui leur donne à croire
que derrière
la ville n'existe pas
ce qui d'un certain angle
approche de la vérité

ruelles vaguement empierrées où circulent des caryatides qui soutiennent sans effort le poids menaçant des nuages

Elle qui a été désirée Patience La douce Elle a surpassé La lumière Fondation Paradis Elle a excellé Elle a soulagé Elle a scintillé Soleil Cédrat Elle a eu de la chance Elle a resplendi

rouille sous le ciel

Lions flottant au vent à éclipse des drapeaux lions historiques, héraldiques, philatéliques et politiques avec ou sans globes, croix, piques, bannières, portant à gauche ou à droite un tricolore vif et saturé

carmin poudreux brique et pulvérulente et le ciel bleu carmin rongé ciel bleu pâlissant

> entre quelques arbres d'origine orphelins de forêt les ânes en files trottent dans leur propre grisaille

rouille déroulée bleu tournant au gris rouille en onde et en ombre du gris détérioré vers le sombre et à nouveau le bleu sans faille du ciel et le blanc mouvant pur de leurs robes qui se prolongent sur celle des taxis qui les emportent avec parfois la naissance imperceptible là aussi de la rouille

Lions gommés peu à peu de la liberté zoologique s'effaçant lentement dans le silence et la reconstruction humaine

Constantin Kaïtéris est né à Paris. Étudie, écrit, traduit à partir de plusieurs cultures d'origine ou d'adoption. De longs séjours dans divers pays : Éthiopie, Égypte, Grèce, Albanie. Derniers titres parus : chez Voix d'Encre : Éclats différés du temps et participation au livre collectif Écrire et peindre au-dessus de la nuit des mots ; chez Corps puce, Les zanimaux zétonnants ; des Contes d'Éthiopie chez Présence africaine.

Nichita Stănescu

9 poèmes

traduits du roumain et présentés par Pierre Drogi Extraits de *Nœuds et Signes (Requiem pour la mort de mon père)* (Noduri și Semne, *editura Cartea Românească*, *Bucarest*, 1982)

Nichita Stănescu (Roumanie, 1933-1983).

Né à Ploieşti, d'une mère russe et d'un père roumain, il meurt, peu après son cinquantième anniversaire, à Bucarest, en 1983. Il a été proposé à deux reprises, en 1978 et 1980, pour le prix Nobel de Littérature (années où la concurrence était rude !). Parce que propulsé bon gré mal gré sur le devant de la scène littéraire roumaine, placé par force devant toutes les contradictions d'écrire dans un régime de censure où les mots sont plombés ou même interdits d'usage, écartelé entre ses convictions profondes et la nécessité de louvoyer sinon de composer avec un contexte — *Nichita* (ainsi que le désignent familièrement les Roumains) s'est trouvé obligé, particulièrement à la fin de sa vie, de passer outre toutes ces contradictions, lancé désormais en avant comme quelqu'un qui n'a plus rien à perdre. Le choix de dire alors sans entrave ce qu'il veut (d'une façon littéralement « inouïe »), malgré la censure et les critiques orchestrées contre lui, donne à ses derniers recueils une cohérence et une force dont la portée semble échapper partiellement, aujourd'hui encore, en Roumanie, à ses lecteurs. C'est le cas avec ce recueil parmi les plus achevés qu'est *Nœuds et Signes* dont sont ici proposés neuf des dix-sept textes restés jusque là inédits en français.

Bibliographie. Les Non-mots et autres poèmes (éd. Textuel, 2005), et Éclats, cinq poètes roumains (éd. Comp'Act, 2005). Le volume Les Non-mots et autres poèmes reproduit la totalité de la version anthologique constituée par Stănescu lui-même de son recueil; dans Éclats figure une autre partie des Nœuds et Signes restants.

Note sur la traduction. On trouvera ici quelques uns des « laissés pour compte » des campagnes de traduction précédentes, ceux qui ont le plus farouchement résisté à l'épreuve du passage : on pardonnera donc, je l'espère, au traducteur, en regard du texte original, deux ou trois libertés qu'il a prises.

Prin tunelul oranj

Au tras în animale în ierburi și țînțari și au făcut de apă piatra iar pești dinlăuntrul ei, cei mari, ne atîrnă peste cercuri – stele.
Ah, ce amprentă e și cerul ăsta!
Eu după ea o să te aflu, poate mai faci din nou din pește piatră, poate mai faci din nou din piatră naștere de rîuri reci!

À travers le tunnel orange

Ils ont fait feu sur des animaux sur des herbes et des moustiques et puis ont fait d'eau la pierre mais les poissons qui étaient dedans, les grands, pendent pour nous par-dessus les cercles – des étoiles.

Ah, quelle empreinte est donc aussi ce ciel! Moi, c'est derrière elle que je te trouverai, peut-être feras-tu de nouveau du poisson pierre, peut-être feras-tu de nouveau de la pierre naissance de ruisseaux froids!

Semn 8

Burează cu lapți peste icre aproape de țărm, peștii dansează, dansează...
Să nu te azvîrli în mare noaptea aceasta!
Ea e oprită înotului.
Să ții lopețile drepte ca niște catarge și fără de cîntec, împins din spate de lună nevătămat vei ajunge în port!

Signe 8

Il bruine des laitances sur les œufs de poisson près de la rive, les poissons dansent, dansent...

Ne va pas te jeter à la mer dans cette nuit-là!

Elle est interdite au nageur.

Tiens plutôt les rames droites comme des mâts et sans un chant, poussé dans le dos par la lune indemne tu arriveras au port!

Nod 9

- Ce e cu tine, m-a-ntrebat el
- mi-e altceva
- ți s-a făcut de plop, ți s-a făcut de iepure ți s-a făcut de șoarece, de taur, de muscă
- nu, nu, mi s-a făcut de altceva
- ți s-a făcut de înger, de sîmbure, de groapă, de popă, de piramide, de Einstein, de nisip, de munte, de capră, de liliac, de streche
- − nu, nu, mi s-a făcut de altceva
- mă, ție ți s-a făcut de altceva
- nu, nu, mie mi s-a făcut de altceva

Nœud 9

- Qu'est-ce qu'il y a avec toi, m'a-t-il demandé
- ça m'est d'autre chose
- ça t'a été de peuplier, ça t'a été de lièvre,
 ça t'a été de souris, de taureau, de mouche
- non, non, ça m'a été d'autre chose
- ça t'a été d'ange, de pépin, de fosse,
 de pope, de pyramide, d'Einstein,
 de sable, de mont, de chèvre, de lilas, de frénésie
- non, non, ça m'a été d'autre chose
- ha ha, pour toi ça a été d'autre chose
- non, non, pour moi ça m'a été d'autre chose

Semn 14

Apoi, – ne-am despărțit cum pe jos și neagră se desparte umbra de frunză din pricina numai unui soare gîndit ca un rău al luminii.

Signe 14

Après, – nous nous sommes séparés comme vers le bas et noire l'ombre se sépare de la feuille à cause simplement d'un soleil en pensée comme un mal de la lumière.

Semn 15

Nenorocitule, tu crezi
că poţi să-mi rupi din umăr braţul drept ?!
E mama mea care m-a condamnat la moarte!
Nenorocitule, tu crezi
că poţi să faci din mine un înţelept ?!
E mama mea care m-a condamnat la moarte!
Nenorocitule, tu crezi
că fericit mă poţi tu face ?!
E mama mea care m-a condamnat la moarte!

Signe 15

Malheureux qui crois, que tu peux m'arracher de l'épaule le bras droit ?! C'est maman qui m'a condamné à mort! Malheureux qui crois que tu peux faire de moi un sage ?! C'est maman qui m'a condamné à mort! Malheureux qui crois que tu peux faire de moi un heureux ?! C'est maman qui m'a condamné à mort!

Semn 17

Luasem vidra de beregată și încercam s-o înec în rîul cel rece, întocmai cum zeul mă luase de beregată ca să mă sufoce de timp, întocmai cum el mi-a spart ochii ca să nu văd lucrarea stelelor, întocmai cum grația mea cu mîna stîngă sugruma gîtul apei.

Signe 17

J'avais saisi la loutre au gosier et j'essayais de la noyer dans le ruisseau froid, exactement comme le dieu m'avait saisi au gosier pour m'étouffer avec le temps, exactement comme il m'a crevé les yeux pour que je ne voie plus son œuvre d'étoiles, exactement comme ma grâce de sa main gauche étranglait la gorge de l'eau.

Nod 19

Ia cunoștință că pot ucide, că pot zdrobi cu călcîiul capul suav al stelei răsărinde și placide, din pricina căreia am devenit zugrav!

Ia cunoștință că nu am milă de mine, că sîngele meu mi-l amestec cu mestecenii! Grabnic ți aduc la cunoștință toate acestea! Vezi ce faci!

Nod 31

Ce simte peștele spintecat, ce simte căprioara împușcată, ce simte boul la tăiere tăiat, ce simte piatră sfarîmată, ce simte musca tercită, ce simte șarpele în două, ce simte iarba veștejită, ce simte floarea ruptă, ce simte puiul fiert, ce simte oul răscopt, ce simte stejarul retezat, ce simte trădătorul decapitat, e lumina văzută.

Semn 23

Ca o păsăre neagră pe un ou alb
așa stau și îmi este dor de tine
ca o păsăre albă pe un ou negru
așa stau și îmi este dor de tine
ca nimeni pe nimic
așa stau și îmi este dor de tine
ca al nimănuia pe nimeni
așa stau și îmi este dor de tine.
Alb negru, alb negru
Ce dor îmi este de tine
păsăre spartă și ou zburător
Doamne, ce dor poate să îmi fie de tine!

Nœud 19

Prends connaissance du fait que je peux tuer, que je peux écraser sous le talon la tête suave de l'étoile qui point et placide, à cause de qui je suis devenu peintre!

Prends connaissance du fait que je n'ai pas pitié de moi, que mon sang je me le mêle aux sèves de mélèzes! Hâtivement j'apporte à ta connaissance tout cela! Vois ce que tu as à faire!

Nœud 31

Ce que sent le poisson qu'on éventre, que sent la biche qu'on abat au fusil, que sent le bœuf découpé à l'abattoir, que sent la pierre qu'on met en poudre, que sent la mouche qu'on écrase, que sent le serpent coupé en deux, que sent l'herbe qui se fane, que sent la fleur arrachée, que sent le poulet mis à bouillir, que sent l'œuf cuit à la coque, que sent le chêne ébranché, que sent le traître décapité, c'est la lumière vue.

Signe 23

Comme un oiseau noir sur un œuf blanc je suis là et j'ai mal de toi comme un oiseau blanc sur un œuf noir je suis là et j'ai mal de toi comme personne au sujet de rien je suis là et j'ai mal de toi comme à personne au sujet de personne je suis là et j'ai mal de toi. Noir et blanc, blanc et noir quel mal j'ai de toi oiseau brisé et œuf qui vole Seigneur, quel mal je peux avoir de toi!

Proses

David Bosc

Syndicat d'initiative

Rue Papère. Dans une rue crasseuse coulant du marché de Noailles jusque sur la Canebière, je presse le pas comme à vouloir détacher de mes épaules les derniers filaments de la transaction qui m'a conduit ici. La hâte flanche lorsque j'aperçois, dans un couloir noir à la porte arrachée, dans une entrée d'immeuble, un gosse la joue posée sur les cuisses de sa mère, les cils collés quatre à quatre, deux sillons clairs sur le chemin des larmes. Passant ses doigts épais dans les cheveux du gosse, la femme, à voix basse, sans colère, semble dire à la vie ses quatre vérités. Elle berce son tourment, son poison, sa croix, son enfant maigre, fort, un peu sournois, avec à fleur de côtes un cœur inquiet qui cogne. Elle passe la main dans les cheveux de son trésor.

Au-dessus, en retrait, clignote la lumière rouge d'un détecteur de mouvements relié à qui sait quoi, peut-être à des néons volés. Le mur couvert de boîtes aux lettres de couleurs différentes semble un village à l'abandon. On ne peut pas regarder les gens trop longtemps sans rien dire. Un premier pas pour éteindre la scène, je m'éloigne, et voici que j'entre sur la Canebière. Seule immobile au milieu des passants, une chienne s'est accroupie pour pisser.

*

Rue Auguste Blanqui. Il y a un drôle de quartier, vers la rue des Bons Enfants et le consulat d'Italie (qui est un château de plage, un enfantillage des fascistes – lesquels montraient alors au monde combien on a les bras courts, les idées navrantes, quand on s'est persuadé que tout est permis) – des rues de sortie d'usine sans la moindre usine. Des rues de sortie d'usine le dimanche. Des rues pour aller à pas lents, pour venir éreinté de travail et de monotonie, des rues figées au redoux d'après l'autre guerre, vers 1955; les petits écoliers (dont on n'a plus qu'une image très détaillée, muette : tablier, galoches, ardoise, etc.) y sont devenus des vieilles gens, qui peuplent seuls ici toutes les fenêtres : il n'y a plus d'enfants. S'il y en a, on en contient la turbulence, on empêche qu'ils ne se retrouvent pour faire marmaille. Quantité de portes sont encore marquées, sur l'encadrement de pierre ou d'enduit, noir sur un fond blanc bordé de noir, du mot : ABRI. Le calme est une valeur immobilière.

*

Saint-Charles. On sent dans le grand hall de la gare comme une haleine d'échauffourée : non pas l'odeur glacée de la peur, semblable à l'éther, mais poivre et poudre, sucre filé, un parfum qui met dans la poitrine une envie de bagarre – déjà on danse, d'un pied sur l'autre, on fait l'ours, déjà les poings se ferment à demi (on ne serre vraiment qu'à deux doigts du menton, en bout de course, pan). C'est un parfum

irrésistible : même aux peureux, aux gringalets, aux lâches, à ceux qui voudraient bien mais qui redoutent pour leurs dents de devant – n'ayant pas le sou pour s'en planter de neuves – il donne le cœur d'aller en découdre.

Je balaie le grand hall du regard : un gars remonte jusqu'à ses yeux une écharpe nouée, puis la capuche en avant, jusqu'à ses yeux ; un autre s'agenouille pour doubler le nœud de ses baskets, change d'appui pour l'autre pied ; un coup d'œil aux issues : il y a dans le fond une grille qui descend, encore une, ça se verrouille ; aux quatre coins, qui approchent, je vois de ces moustaches ! Ah, j'te jure, de ces gueules ! Oreillettes et machins de flicaille, blousons enfouraillés de provocateurs, et puis cet air benêt des vidéastes de la mise en fiches. La rixe est piégée. J'amorce un détour, rajuste mon masque hygiénique et mon chapeau de pluie derrière les photomatons ; le grand porche est encore ouvert.

*

Endoume. Les petits ports des Auffes, de Malmousque et de la Fausse Monnaie ont des flottilles de barques enchaînées ; les unes tirent sur l'ancre dans le clapot tranquille, les autres ont été traînées sur l'aplat de varech et de gravier mêlés, ou hissées avec un câble fin sur des tartines de béton.

Depuis quand, depuis combien de décennies ne font-elles plus la rime à liberté, ces barques ? Aux minots de ce temps, elles n'ont à dire que la perpétuité inexorable du travail. Depuis qu'on nous a donné des bagnoles et des bécanes, la barque c'est deux mètres de cellule sur des pâtures impossibles, et qui tanguent.

*

La Canebière. Il y en a un ici, moins paysan que poète, auquel tout ça fait penser un instant à des poiriers gris dans une brume du soir : à travers les gaz des forces de sécurité, la fumée rampante des feux de barricade : des silhouettes indécises. Flics et insurgés se sont mêlés comme des doigts de lutteurs, bien au-delà du premier choc, et tous les isolés voient fondre sur eux un soleil inversé, aux rayons de matraques ou de manches de pioche. Je m'étais dit je marche là-dedans sans éprouver aucun frisson d'humanité, les slogans qui tournent à la chansonnette me poissent les mains et le sentiment, tous-ensemble-tous-ensemble-ouais! ouais! Après quoi – l'inconvénient des balanciers trop lourds – j'ai eu envie de prendre chacun dans mes bras, et d'étouffer l'émeute sous une tendresse éplorée; que j'en voie un se mordre les lèvres, que j'en voie une serrer très fort la main de son petit, et lui presser le front contre sa hanche (lui ferme-t-on les yeux, la peur s'engouffre par les oreilles), et je pleurerai comme un veau, me disais-je; d'ailleurs je pleurais déjà et tout le monde pleurait.

L'émeute déplaçait les corps en vagues tactiles, avec de soudaines rétractations, des pointes vives : l'esprit du banc de poissons. Une fois chacun abandonné aux mouvements larges, la situation suscitait elle-même les solistes dont elle avait besoin. À deux mains, les bras levés, au rendez-vous du tir tendu, il va lancer la bombonne rouge de l'extincteur d'incendie à travers le pare-brise de la voiture banalisée de l'officier en charge de la réponse graduée : la répression en personne ! Enfin !

*

Du Roucas Blanc à la Pointe Rouge. Il y a des endroits de Marseille où l'on est abandonné comme en plein labour, où l'on est peinard autant qu'au sommet des collines. La ville a été fondue à ciel ouvert dans un moule de roche et de terre cuite et de garrigue pelée : une coulée lente, épaisse, de maisons et d'immeubles, innervée de rues et tout soudain, c'est un rocher en pain de sucre, en pointe de silex, ou une crevasse qui vous menace de ses effondrements, un bord de falaise où se sont hasardés des cabanons de rien ; et puis nombreux, jamais signalés, sans grilles ni chaînes, des terrains vagues. Il y reste parfois la cahute à outils de celui dont c'était le bien, du vieux qui a dit non, et non, sans aucune raison peut-être, avec l'orgueil et le malin plaisir de dire non à qui vous a d'abord donné les mots des imbéciles, puis des ruses, des flatteries, des mots d'argent, des attrapes au parfum de bénéfices, puis la grosse voix, après toutes les autres, qui a tenté de faire surgir la loi et l'intérêt public, quoique mal assurée, hein ? Mais ça a été non, et encore non.

David Bosc est né dans l'Aude en 1973. Enfance et adolescence dans les Bouches-du-Rhône, puis Toscane, Paris, Pologne. Il vit aujourd'hui à Lausanne, où il s'occupe d'édition. Quelques essais, des traductions (Jonathan Swift, Dino Campana), deux romans parus chez Allia: *Sang lié* et *Milo*.

Lionel Bourg

Ou bien fils de si peu

La plupart fils de rien ou bien fils de si peu Léo Ferré

Ι

Il est des choses qu'un enfant sait ou soupçonne.

Qu'il devine, sans doute. D'instinct autant que de précoce expérience.

J'avais quatre ans.

J'en avais sept. Neuf, peut-être.

Je bafouillais. Inversais les syllabes des mots les plus courants. M'écorchais les genoux et, stupide, indifférent à l'obscurité qui régnait dans le placard où mon père m'enfermait lorsque je n'avais pas été sage, répétais tout en les torturant d'étranges patronymes ou des lambeaux de phrases sans signification précise, incapable d'expliquer pour quoi ces noms – Nabuchodonosor, serpent python bicolore de rocher –, ces chansons avec, et ces bribes de poèmes :

Moi j'essuie les verres Au fond du café

Le vent tourbillonnant qui rabat les volets

tournaient et tournaient dans ma tête.

Je poussais – mal – parmi les gravats familiaux et la cendre qu'une pluie d'automne toujours collait aux basques de l'époque.

J'avais froid.

Me murais dans mes bourdonnements. Mon hébétude, parfois. Mon mutisme. Des heures entières tapi sous la table de la cuisine.

Les soirs, quand je rentrais après la classe, je faisais rouler des cailloux sur le bitume du boulevard qu'il me fallait emprunter, dribblant l'un après l'autre

− T'as vu tes chaussures!

d'improbables mais coriaces adversaires.

Je palpais au creux de ma poche une poignée de billes.

Croisais des types qui sortaient du bistrot, des femmes lasses et des vieux dont certains, que je connaissais, parlaient à des ombres, fatigués.

Mes camarades, Georges, Bernard, le gros Ernest, le gros Ernest surtout, qui en avaient ras le cul,

- Ras l'cul, j'te jure!

des dictées, des problèmes de robinets ou de l'accord du participe, des lignes par dizaines à copier durant la récréation et des leçons d'Histoire, de Géographie (« La Loire prend sa source au mont Gerbier-de-Jonc, la Garonne dans le val d'Aran, en Espagne »

- Psitt! Où c'que c'est, l'Espagne?)

ne tarderaient pas à prendre en charge leur part du fardeau domestique : « Aux manette ! », avaient tranché les pères.

La suite était écrite. La vie, le décor assignés.

C'était là.

Sous un toit médiocre. Dans un modeste appartement, quelque maison toute de lézardes à proximité du carreau de la mine. Aux limites de n'importe quelle banlieue pas encore hérissée de tours et de barres, où l'herbe végétait entre les fûts de goudron, les parpaings et les wagonnets couchés sur le flanc balisant un méchant terrain de football. La ville – la grande, la vraie – ne commençait qu'après avoir franchi d'invisibles barrières. On s'y rendait seul ou en bande. Y fumait avant l'âge sa première cigarette. S'y battait quelquefois sans raison probante et, sur la place que longeaient d'un côté les bâtiments des abattoirs municipaux, contemplait, la querelle vidée, les affiches de l'Éden ou du Lux, du Palace, du Majestic, rêvant de starlettes pulpeuses tandis que les plus jeunes s'affrontaient balle au pied, la tête ivre de non moins chimériques étoiles.

Les caïds qui, clope au coin des lèvres, l'inévitable blouson noir tenu d'une main molassonne à l'épaule, imitaient les acteurs insolents ou boudeurs qu'ils avaient aimés dans des films, jouant les Brando, les James Dean, se poussaient à l'occasion du coude puis, dans le jardin public où ils avaient leurs habitudes, les uns assis près du bassin couvert de nymphéas, les autres, par deux ou trois, allant et venant goguenards dans l'allée principale — un magnolia, un ginkgo, le buste de Sadi Carnot, des palmiers souffreteux tout autour du kiosque à musique... —, ricanaient dès que le vent soulevait les jupes indiscrètes des filles.

L'été, faute de mieux, d'escapades ou de vacances au bord de la mer, je guettais les nuages qui flottaient indécis au-delà des collines, lâches, sans vigueur d'abord mais forcissant bien vite et traînant derrière eux au moment de l'orage des reliquats d'azur. La pluie ne commençait qu'ensuite, dont les gouttes s'écrasaient sur mes paumes offertes.

Ailleurs, accroché aux pentes de l'Aubisque – du Cucheron, du Granier, de la Croix-defer... –, le déluge aveuglait les coureurs du Tour de France. Roger Rivière se brisait le dos au fond d'un ravin. Gaul, ni Koblet, ni Coppi, ni Kubler, déplumés, ne planaient plus impassibles au gré des bourrasques balayant les cols de la Grande Chartreuse. Les dieux, tous les dieux étaient morts. Et les anges. Lesquels gisaient sur la pierraille du mont Ventoux ou entre Aspin et Peyresourde, farcis d'amphétamines. Mes oncles, qui, L'Huma dans la musette, avaient plusieurs saisons durant écumé les compétitions régionales

- Rigole, c'était pas d'la tarte...

ne s'en tournaient qu'avec plus d'ardeur vers le soleil levant, n'eût-il subsisté, sous les discours, la discipline

- Retrousse les manches, camarade!

qu'un ramassis de troubles espérances.

Nul n'échappait alors à l'empire des passions ordinaires.

Les durs crânaient.

Les plus timorés – les plus *tendres* – collectionnaient des bonheurs minuscules, cartes postales, poupées de fête foraine, collant dans un cahier qu'ils dissimulaient sous leur lit des visages et des corps de papier glacé. Bardot suggérait aux boutonneux des salles obscures comment le chef opérateur suprême avait créé la femme. La moindre blonde se pavanait en bikini cependant que, pathétique, au bout du rouleau, l'épouse d'un dramaturge new-yorkais noyait à la une des journaux spécialisés détresse et chagrin dans l'alcool, serrant sur sa poitrine le fantôme d'une gamine qui s'était appelée Norma Jean Baker.

Je flânais par les rues.

Fredonnais, dans un anglais enrobé de chewing-gum, une chanson d'Elvis :

Love me tender Love me strong

revenant à un français plus directement expressif :

Les bourgeois, C'est comm' lesz cochons!

aussitôt que,

- Boucle-la! Mais boucle-la donc!

sur le chemin du cimetière le samedi, du stade ou des campagnes limitrophes le dimanche, je traversais en queue du peloton familial un quartier peuplé de gens

- Tiens, c'est celle du maire...

dont les villas se cachaient à l'abri de murs armés de tessons de bouteille.

Maman ouvrait la marche.

Papa, costard, chemise blanche, cravate rayée jaune et rouge, évaluait en douce la somme nécessaire à l'achat d'une automobile.

J'avais des souliers neufs.

Une veste dont les manches étaient visiblement trop longues. Sur le crâne un béret.

J'étais un môme de la classe ouvrière.

II

Quatre ans...

Je n'en comptais guère plus, je crois, le jour où, sans comprendre ni mesurer l'exacte portée d'une aussi brusque révélation, ému toutefois, bouleversé presque par le sentiment d'indéfectible gratitude qui m'investit soudain, je pris initialement conscience – physique, charnelle – d'appartenir à cet univers d'hommes vêtus de bleus de travail, qui tous, l'odeur ne m'a pas quitté depuis, où elle surgit à l'improviste, entraînant la mémoire, sentaient l'essence et la sueur, la graisse, le savon de Marseille.

Ce devait être une journée d'été.

Il faisait beau.

Plus beau que de coutume il me semble, de sorte qu'une manière de chaleur, excessive, d'impatience ou de fébrilité dont j'ignorais la cause, imprègne encore les images que j'ai gardées de ces minutes au cours desquelles, j'étais intimidé, certes — j'étais fier, j'avais peur — les doigts noués à ceux de maman, j'attendis, debout sur le trottoir face au portail fermé de l'usine où s'échinait mon père.

L'heure ne tarda pas.

La sirène retentit. Les battants grillagés du portail grincèrent.

Calme, imposant, le flot des ouvriers s'écoula, la majorité des gars guidant un vélo par la selle. Mon cœur cogna plus fort. Comment dire ? La vague me soulevait, qui ne fut bientôt plus, malgré les éclats de voix répercutés par les hautes verrières, la rumeur des conversations amicales et le bruissement d'ailes brûlées des pneus sur la route, qu'une lame désormais silencieuse recouvrant le rivage que cette foule compacte venait de piétiner.

Papa, qui s'était détaché du nombre, me prit dans ses bras, saluant ses plus proches compagnons. Vertige... Il me tenait à bout de bras, m'installait comme un prince entre

les cornes de sa belle monture blanche. On en pensera ce que l'on voudra mais, c'est ainsi, pourquoi le taire ? je fondis en larmes.

Le reste ne devrait pas avoir d'importance.

Et pourtant...

Tout est là. Rien ne manque.

Les façades maculées de crasse où, tracées au pochoir sur la brique, s'étalait la longue mise en garde qui me produisait si forte impression :

DÉFENSE D'AFFICHER LOI DU...

la date disparaissant sous des pancartes dont les plus insistantes, chiffrées d'une faucille, d'un marteau, réclamaient la paix en Algérie, les autres, qui se prévalaient du même sigle, exigeant la libération d'assez mystérieux *prisonniers politiques*.

Les cheminées et leurs fumées noirâtres.

L'enveloppe que mon père posait ostensiblement sur la table chaque quinzaine. Ses paquets de Gauloises. Au frais, sous l'évier, la bouteille de Kiravi.

Le papier peint, rose, dans la chambre où je dormais avec ma sœur et mon frère. L'envie sans cesse de vomir. Les maux de ventre. Le givre sur la vitre et les fougères arborescentes dans la buée glaciale que j'observais bouche bée, l'hiver, quand j'allais me coucher.

Les colères, l'exaspération de maman qui n'en pouvait plus, du tiers comme du quart, et de son homme, des ménages chez des commerçants ou des couples tellement gentils, d'ingénieurs, de fonctionnaires, qui lui refilaient en fin de semaine

– Mais si, mais si...

un petit pourboire, glissant, clin d'œil à l'appui, la pièce ou le billet dans la poche de son tablier.

La voisine de palier.

Les mouflets braillards du cinquième.

Les fins de mois entre deux traites. Les lessives et, sur la langue, le goût de la suie.

La cigale en plâtre au-dessus de la huche à pain.

Le baromètre du chalet-savoyard-souvenir-de-Chambéry, cadeau de la mémé.

Le miroir serti dans un soleil d'épingles à linge colorées d'or à l'école pour la fête des mères.

Les chemises de nuit rapiécées.

La nappe blanche des repas de première communion.

Le laminoir avec tonton que l'on apercevait de loin, torse nu. Les cousins, les autres oncles, et Camille, et Julien, leurs doigts auxquels des phalanges s'atrophiaient, les mains qui m'empoignaient, à Noël, mutilées.

Le bol de café matinal.

La soupe. Les châtaignes rôties empaquetées dans un torchon que l'on utilisait comme un sac, le coinçant sous les draps afin de réchauffer le lit.

La dèche après les grèves.

Les plages de chômage à ruminer la honte de n'être plus que cet imbécile en maillot de corps prêt à tabasser quiconque ou à se foutre en l'air.

Les photographies de la famille dans des cadres de matière plastique en forme de cœur au-dessus des fauteuils devant la télé. La reproduction d'une toile d'Utrillo. Dans le vestibule, juste après l'entrée des toilettes, celle du clown, sous verre, de Bernard Buffet.

Le coup de poing américain que papa trimballait parce qu'on ne sait jamais, « avec les Bicots, les Bougnouls ».

L'armoire où maman réservait sous une pile de mouchoirs l'argent qu'elle réussissait à mettre de côté. Sa main me bâillonnant :

- Chut!

lorsque, le 30, ou le 31, le 2, le 3, le 4,

- Pleure pas! Pleure pas!

l'agent de l'E.D.F. tambourinait à la porte, menaçant de couper l'électricité.

Les hangars de tôle sur le chemin derrière l'ancienne manufacture de soie artificielle, qui ne protégeaient des intempéries tout un tas de machines infirmes, de chaînes et de courroies de transmission pourrissantes dont les plus nombreuses s'enfonçaient à l'intérieur des eaux mêlées d'huile de vidange, le liquide gras, visqueux, s'insinuant inexorablement sous les bâches tendues çà et là, goutte à goutte, seconde après seconde.

La neige, en décembre, le paysage plus triste encore d'être comme interdit.

Le bonhomme avec sa pipe et son balai.

Sur le trottoir, les poubelles oubliées, les épluchures et les morceaux de pain rassis. Les boules prêtes pour la bataille. La dureté de celles où les tricheurs avaient introduit du gravier.

Le ciel grumeleux à l'aplomb des Aciéries de la Marine, amputé de son propre infini.

Les femmes, toutes les femmes, saccagées.

Les cris.

Les insultes.

Les obscénités à la pelle pour ne pas trahir sa tendresse.

Les rancunes tenaces.

Sur le plancher qu'on avait beau frotter à la paille de fer, et laver, et cirer, la tache d'un regard, des mots d'amour flétris, la rage, la fraternité.

III

Souvent, être fidèle, c'est s'éloigner.

Mes prédécesseurs n'avaient pas eu le choix. Mineurs, métallurgistes, manœuvres condamnés aux travaux subalternes d'une fabrique de crayons ou d'une filature, éboueurs, conducteurs d'engins, fraiseurs, tourneurs, bonniches, femmes de service, repriseuses de chaussettes, riveteurs, soudeurs, cantonniers, maçons, pompistes, mécaniciens, aucune tâche ne leur fut étrangère, pas même celle, au dix-neuvième siècle, des chiffonniers, lesquels plantaient leurs crochets au sein de la misère humaine, extrayant du fatras collecté par les dépôts d'ordure frusques et haillons dont ils faisaient commerce.

Je n'en parlerai pas davantage.

Qu'y puis-je ? La pauvreté ne me fut jamais pittoresque, et si sa « poésie », allons, ne rechignons pas, frisson canaille et chair de poule... en dépit de maintes préventions me touche (n'est-il pas seul, tragiquement seul, vaincu, le prolétaire du *Jour se lève* ?), je ne lui cède qu'à proportion d'une mélancolie toute personnelle : mon père, qui, évasif,

-Bah!

se délestait parcimonieusement de ses souvenirs, allait chercher le sien dans un fossé chaque soir, lui-même trimant déjà – il n'avait pas treize ans –, blindé de son fichu caractère.

Le mien ne serait pas meilleur.

Dès lors, à quoi bon refuser l'héritage?

Les dés étaient pipés. Hormis l'ivrognerie, et encore... les lendemains ne me promettaient pas une moins déprimante perspective. Il me faudrait pointer. Marner.

Placer tout mon orgueil

-J'suis pas une faignasse, moi!

dans l'acceptation prétentieuse de ma servitude.

Juré. Craché... Je serai vaniteux. Roublard.

Je composterai des tickets de tiercé les week-ends. Râlerai. Déchirerai ma carte du Parti, la reprendrai. Taquinerai la truite au mois d'août. Corrigerai mes rejetons. Me taperai ma belle-sœur et

- C'est pas l'boulot qui m'inquiète...

multiplierai les heures supplémentaires, m'engueulant avec le délégué syndical.

J'ai fui.

Ou, prudent, pas très enclin à dédaigner le temps qui m'était opportunément dévolu, me suis baladé, sans but, sans remords, prenant avec la vie toute tracée d'inédites distances. Villon, Rimbaud m'avaient déboussolé. Mama, quitte à s'en mordre les doigts

- J'aurais mieux fait de t'passer par la pierre d'évier...

me laissa le champ libre. L'aubaine n'en était que plus belle. N'ayant pas à plonger les mains dans le cambouis, je m'en servis pour de lentes caresses. Des songes, des écritures ou des fantasmagories difficiles à formuler, vaines, incompréhensibles peut-être.

Le monde basculait.

Triés sur le volet, des fils de peu – des filles... –, dont on appréciait beaucoup trop hâtivement les mérites, se fiant à des talents d'école primaire, entraient au lycée, les plus chanceux, ou les quelques-uns, les quelques-unes qui, décrochant la timbale, parvenaient jusqu'au baccalauréat, se contentant en général d'accéder aux basses couches de la classe moyenne. Cela suffisait nonobstant. La brèche n'était pas réparable et de mauvais sujets, diverses brebis galeuses s'étaient ri de l'obstacle, qui lisaient des bouquins incongrus ou, leur anglais ne s'était pas réellement amélioré, braillaient d'invraisemblables litanies venues d'outre-Atlantique. Dylan s'électrifiait. Presley, dont les déhanchements n'hystérisaient plus que des groupies sur le retour dépensant leurs pensions alimentaires dans les hôtels de Las Vegas, se gavait de glaces vanille-fraisechocolat entre deux prises de cocaïne. Sur les écrans, des villages s'embrasaient sous les bombes tombant des forteresses volantes. Un mioche, ou un vieillard, des fillettes se recroquevillaient à demi calcinés dans les décombres. De Gaulle fricotait avec les soviets. Cent fleurs s'étiolaient, qui ne s'étaient épanouies que dans la pensée complaisante des toujours mêmes intellectuels. Papa, qu'auréolait son nouveau statut de chef d'équipe, s'était enfin payé une voiture d'occasion, la 203 Peugeot, toute piquée de rouille, nous emportant les jours fériés au sommet du col de la République.

J'avais les cheveux longs.

Un foulard indien et, sur les joues, le menton, quinze ou vingt poils de barbe.

Naturellement, j'étais amoureux.

Transi, mèches d'archange en exil emberlificotées sous les branches d'une paire de lunettes digne de Buddy Holly – hum... de Roy Orbison –, j'exhibais mon cœur en écharpe, noircissais force cahiers, le visage écarlate à la vue de ma muse : « On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans ».

La jeune fille me battant froid, pire, se gaussant de ma naïveté – ma maladresse –, je m'éprenais ni une ni deux de sa meilleure amie.

Las! On se fatigue de tout, même de l'inaccessible.

Odes et sonnets rangés au magasin des accessoires, je goûtais à des fruits chichement défendus dans les bras d'une moins acariâtre princesse : l'amour, l'inventerait-on dans une cage d'escaliers

– Dépêche-toi!

ne tient décidément qu'à un fil.

L'été s'éternisait chaque été un peu plus.

Vautré dans la chambre, la mienne à présent (mon frère s'était marié, ma sœur, qui débarquait les vendredis, dépensait à Clermont-Ferrand

− Tu crois qu'c'est drôle ?

ses premiers mois de salaire), je dévorais d'épais volumes, de Steinbeck, de Cendrars, ingurgitais avec plus d'avidité, plus de soif encore les poèmes d'Apollinaire ou de Tristan Tzara – de Desnos, de Breton... –, la prose acérée d'André Gide ou celle, charmeuse, labyrinthique, de Lawrence Durrell : on ne devient pas autrement ce que Vallès nomme *une victime du livre*.

C'est à propos du frère de Jules Janin, libraire à Saint-Étienne, de sa boutique plutôt, sise rue Saint-Louis, que le publiciste recourt à cette expression surprenante. Évoquant son adolescence, il se remémore une gravure « étalée à la vitrine », laquelle campait des hommes « en costume de conventionnels, qui parlaient de mourir pour la France et la république en danger ». Texte et image l'exaltèrent à un point qu'il n'eût pas soupçonné : « Cette religion de la mort, précise-t-il, prêchée en habit bourgeois par ces gens au visage grave, ce culte de la patrie aboutissant au sacrifice, ainsi que celui du Dieu dont on m'enseignait le respect, cela me frappa plus que les promesses du paradis ou que la menace de l'enfer sur les livres des prêtres ».

Mais Vallès continue : « Derrière ceux qui parlaient, au second plan, on voyait des pelotons de gens du peuple qui brandissaient leurs armes. C'était avec des outils de combat et non des prières que le dogme de ces fanatiques se défendait. Point d'anges, ni de nimbes ! Ils se battaient à terre, entre le ciel et le diable, sur le plancher des vaches, pour une chose que je ne comprenais point, mais qu'au bas de la page on traduisait ainsi : *La liberté ou la mort !* »

Qui, lisant ces phrases, ne se sentirait solidaire?

On vibre. Se cabre et, au mépris de plus contemporaines, plus désastreuses *unions sacrées*, s'identifie à ce « collégien mourant de tristesse, presque de rage dans l'infâme lycée », qui avait faim d'indépendance « jusqu'à offrir le sang rose de ses veines pour n'être plus prisonnier – jusqu'à jouer sa tête (grosse comme les têtes de douze ans) pour ne pas retourner au cachot et à la retenue et à ce vomissement de langue morte qu'on refoulait dans sa gorge avec le manche d'une férule de fer, quand le haut-le-cœur le prenait ».

Lignes édifiantes.

Plus admirables – décisives –, pour qui poursuit sa lecture, d'annoncer le constat d'extrême lucidité qui leur succède, loin des patries (le pot de terre russe, tatan, sur le bahut de la salle à manger, ce qu'il me répugnait!), des républiques pieusement bourgeoises ou des royaumes au nom comme au secours de quoi toujours le peuple court à sa ruine, l'article du *Réveil*, publié le 29 mai 1882, s'achevant sur des considérations que les élèves d'aujourd'hui, qui s'ennuient dans des établissements hypocrites – Louise Michel, Jean-Jacques Rousseau, Jules Vallès... Jules Vallès! –, auraient tout intérêt à méditer:

« (...) la gravure collée contre une vitre de la librairie Janin me rendit tout d'un coup l'espoir! Je vis que dans l'histoire on avait le droit de se révolter pourvu qu'on jouât sa vie. J'attendrais.

... Et j'aurais été *une victime du livre* – moi aussi – victime de ce feuillet et de ce dessin entrevus à travers un carreau pendant une flânerie d'écolier – j'aurais eu peut-être ma vie enchaînée à cette impression de hasard, je serais resté un jacobin monotone et dur, si la misère ne m'avais mis en face de drames plus sombres et d'héroïsmes plus grands que ceux de la livraison de Saint-Étienne, et si les allures romantiques de l'état-major

républicain ne m'avaient paru attitudes de théâtre, à côté des fatigues et des souffrances des déclassés obscurs et des faubouriens mitraillés. »

Très tôt, la vie me contraignit à la même conclusion.

C'est que je grandissais dans l'indigence. Que mon père – pas un saint, non, pas un saint... – n'avait au mieux été, où l'avais-je entendue ? l'expression, en ville ? à la radio ? qu'un fieffé « salopard en casquette » et que

- − Pfff... regardez-moi ça...
- Y'a qu'à voir la mère...

j'usais mes fonds de culotte sur les bancs de « l'école des voyous ».

Quant au livre qui, dans des circonstances somme toute analogues à celles décrites par l'auteur de *Jacques Vingtras*, en dehors de tout enthousiasme littéraire m'avait attiré, c'était, récemment paru en édition de poche, *Notre prison est un royaume*, de Gilbert Cesbron.

Je ne l'ai jamais lu.

Ne me le suis pas procuré mais, séduit par le titre, j'eus — douze ans, une librairie stéphanoise, tout concorde — l'audace de pénétrer dans la boutique, parcourant quatre ou cinq paragraphes avant de rebrousser chemin. Il y était question d'enfants livrés à l'arbitraire, l'un d'eux, le narrateur (et c'était moi, ce ne pouvait qu'être moi, ce somnambule perdu la nuit sous les tours d'une cité légendaire, Ninive, Samarkand, Trébizonde...), s'exposant à la vindicte du pion qui, l'intrigue se trame au secret d'un pensionnat, l'avait surpris en plein rêve.

Rappelé à l'ordre, l'enfant baissait la tête.

Les mots volés – les derniers, j'allais partir, tête basse moi aussi – ne s'effaceraient plus : « L'ordre, c'est le contraire du rêve ».

On imagine mon émoi.

Ce que l'on imagine moins, n'imagine qu'à peine, se représentant l'existence des pauvres sous de plus chatoyantes couleurs, c'est que cet ordre, ou son parent, son double, ma neuve liberté s'y briserait, m'était tout aussi crûment imposé par des faubouriens obscurs que la police matraquait avec zèle.

La misère ne sauve rien ni personne.

Les contradictions commandent. On s'y débat avec des gestes de noyé.

IV

Oue faire de son encombrante révolte ?

Et qui défier, qui combattre quand on se heurte à tous ? Aux gosses de riches. Aux bons apôtres. Aux humiliés.

Papa me regardait de travers. Maman sombrait dans sa folie, violente, lumineuse.

Mon frère, qui s'était chargé de « réussir »

- C't'un monsieur, maint'nant

ne dirigeait plus, juché sur une chaise devant la glace de l'armoire achetée à crédit, des orchestres imaginaires.

Les poèmes, les chansons ou les tracts, les phrases incandescentes en lettres capitales sur les murs s'avéraient décevants.

Le froid s'était accru.

Me promenant, gagnant dès que je le pouvais landes et forêts qui couvraient les collines, je halais à l'extrémité d'une corde toujours plus tendue la brume ou le brouillard d'un monde inassouvi.

D'une claque, tout s'était transformé.

L'aîné de la fratrie dormait dans sa tombe. Mon père, mis à pied après la fermeture des Aciéries du Nord, s'employait sur des chantiers. Nous bénéficions depuis peu d'un logement moins insalubre – W.C., salle d'eau, compteur bleu –, lequel donnait sur un réseau de voies parées de noms éminemment bucoliques : acacias, jasmins, saules, bouleaux, marronniers, cèdres, glycines... La famille n'en avait pas renoncé pour autant aux expéditions dominicales. Progressant entre les haies, nous nous glissions sous les ronces et les fils de fer barbelés des exploitations agricoles jusqu'aux choux, aux pommes de terre que nous dérobions sans scrupule, persuadés de reprendre à la « classe réactionnaire » l'équivalent des biens dont elle nous dépouillait.

Pourquoi s'arrêter là?

Les ennemis s'équivalaient.

J'affrontais parents et voisinage, et les rupins, les prêtres, les épiciers, les *camarades*, n'inventant une issue à l'impasse qu'au prix d'acrobaties dialectiques inspirées du jeune Marx. Miracle! Le prolétariat ne correspondait plus exactement à la classe ouvrière (inepte, bornée, réduite au méprisable registre du capital variable) mais, à titre humain, la sublimait, se confondant avec le mouvement de dissolution de toutes les classes sociales: la révolution — eh oui! la révolution... — changeait de base; la classe du travail n'avait plus à s'affirmer en s'emparant du pouvoir, c'est se nier et, se niant, nier tout système de classes, abolir tout état particulier, tout ordre marchand qu'il lui fallait enfin concevoir: « La dissolution de la société en tant qu'état particulier, c'est le prolétariat », avais-je souligné dans la *Critique de la philosophie du Droit* de Hegel.

Or ce qu'il soutenait, le Marx de 1842, de 1844, opposant à la perte totale de l'homme sa complète réacquisition, je l'éprouvais quotidiennement, au plus intime : je l'ai dit, la conscience — la conscience de classe, j'assume l'expression — m'était physiologique, viscérale. N'empêche. Je devais tout construire. Échafauder des plans, une théorie, des analyses. M'éloigner à nouveau, sans oubli ni désir d'intégrer à mon tour la caste des propriétaires. J'étudiai. M'informai des œuvres qu'un congrès d'aristocrates, d'oisifs, de nantis, avait, loisir aidant, élaborées dans les domaines d'abord lointains des arts, de la philosophie, la « culture ».

J'y rencontrai des monuments austères.

Des chemins de traverse. Des jardins et des brandes.

J'aurais pu m'y complaire. Mais, obstiné, m'assurant qu'elle seule, à l'aube de sa métamorphose, la classe où j'avais vu le jour parviendrait à résoudre l'énigme enfouie sous les arbres du paradis perdu, j'ai persisté, signé : les roses ne fanent pas, qui fleurissent au printemps parmi les champs de ruines. Les roses ? Les illusions...

Un spectre hantait le monde.

Il était beau. Il se fit effroyable.

Et l'enfant, l'enfant de quatre ans qui, la main dans celle de sa mère, attendait aux portes de l'usine, cet enfant se tait.

Les années ont passé.

Rudes. Éclatantes. Douloureuses. Irrévocables.

J'y ai bu le vin de mon père. Déposé des fleurs sur sa tombe.

En ville, on détruit les derniers quartiers ouvriers.

Lionel Bourg, est né en 1949, à Saint-Chamond. Il vit à Saint-Etienne. Auteur de nombreux ouvrages (poèmes, récits, essais, journaux et carnets), dont : Les Chiens errants de Bucarest, Jardin de Poupées, L'ombre lente du temps (Fata Morgana) ; Montagne noire (Le Temps qu'il fait, prix Rhône-Alpes du Livre 2005) ; Le chemin des écluses (Folle avoine) ; Comme sont nus les rêves (Apogée) ; Où le songe demeure (Créaphis) ; L'Engendrement, L'Horizon partagé (Quidam).

Essais

Christian Doumet

J'imite Borges

J'imite Borges. Personne ne le sait, mais j'imite l'écrivain d'origine argentine né à l'extrême pointe du dix-neuvième siècle, nommé Borges. Ce n'est pas que son univers m'intéresse spécialement. J'ai même, pour sa veine fantastique, une certaine aversion. *Aversion* est trop fort. *Prévention* plutôt. Quant à son style, il m'est si difficile d'en saisir l'originalité que je ne vois pas de raison particulière de l'envier lui non plus.

Est-ce qu'on imite ce qu'on aime ? Est-ce qu'on s'identifie à ses goûts ? Il faut croire que non. Que dans certains cas (le mien par exemple), on ignore les raisons qui nous forcent à mimer tel geste, tel mouvement, tandis que l'individu qui nous les présente n'offre à nos yeux qu'un médiocre attrait. C'est autre chose, il faut croire, que nous cherchons à reproduire dans nos mimétismes ; autre chose qui nous réchauffe : une imitation de second degré, pour ainsi dire.

J'imite. J'ai toujours imité. J'aime à sentir le vertige d'un autrui humant mon être et l'envahissant, tandis que je ne lui emprunte qu'un imperceptible détail. Infime emprunt, dont à peu près personne ne se rend compte, mais qui m'emplit, moi, d'une vie multipliée, d'une chaleur intense, de tout un charme que je ne connais qu'à l'occasion de ces dédoublements fugaces. Jamais cependant l'intensité n'est aussi grande que lorsque j'écris. Là, c'est comme si tout à coup une œuvre entière s'agrégeait à moi; comme si j'en devenais subrepticement l'auteur. Et avec elle, un monde de sensations, d'idées, de rythmes qui soudain m'agrandit d'autant. Écrire est un artisanat de gestes. Par des gestes, nous commençons à habiter le corps d'autrui, ses coutumes intimes, ses raclements de gorge. Ainsi imité-je le savant et sud-américain Borges, moi qui ne suis ni savant ni argentin, qui n'ai pas inventé Pierre Ménard et qui ne connais rien au tango...

C'est bien pourtant à une espèce de danse que me convie l'écriture avec Borges. Une danse asymétrique et lascive. Une danse invisible. Une ivresse. Borges est là. Il vaque près de moi à des occupations quelconques ; me tient la main de temps en temps ; me pousse dans des phrases. *Mes* phrases. À moi la langue, les idées, les métaphores et toute la chamarrure. À lui la propulsion. Et allez !

Nous formons un drôle de couple, Borges et moi. Un couple d'inconnus, de boiteux, qui ne se retrouvent et ne s'épaulent, comme dans la connivence de certains joueurs de casino, qu'autour du tapis des mots. L'aveugle et le paralytique.

C'est peut-être cela que j'imite chez Borges : la cécité. J'imite la cécité chez Borges. J'imite sa façon indulgente de ne pas voir que je l'imite. J'imagine qu'en imitant un aveugle, on imite moins. Le seul à même de mesurer *exactement* l'imitation et de la dénoncer aux yeux de tous, le seul capable de lever le lièvre usurpé de certains mots, c'est lui, l'aveugle. L'aveugle en moi tenant la main. Ne sachant pas qu'il tient *ma* main. Croyant tenir la sienne, ou celle d'un autre.

*

J'imite Borges. J'imite en moi l'aveugle qui me conduit, auquel j'ai donné le nom de Borges. Tant s'en faut, cependant, que l'imitation soit continue. Livré la plupart du temps à ma seule invention, j'avance à tâtons, cherchant cette main qui tarde à faire sentir sa protectrice tiédeur d'experte. J'avance parmi des phrases glacées, en quête du signe qu'elle me fera. Je m'y prépare. De tous mes sens, je guette sa venue, car je sais qu'elle approche. Soudain, la voici qui remue. Je soulève un mot : elle est là. Main d'aveugle. Chaque fois, je sens qu'elle me cherchait, elle aussi. Un mot suffit. Une tournure. Quelle émotion!

Bien sûr, avec le temps, avec l'expérience, j'ai acquis une sorte d'habileté. De mes lectures de Borges, éparses et d'ailleurs peu fréquentes, j'ai gardé le souvenir de certains faits qui passent inaperçus à la plupart des lecteurs, mais qui ont exercé sur moi la puissance aveuglante et craquelée d'un éclair. C'est à peine, sur le moment, si j'ai pris conscience de l'effet; mais plus tard, lorsqu'il s'agissait de traverser à mon tour le déluge des mots, l'éclair revenait, illuminant tout le pays. Je n'avais qu'à suivre sa zébrure.

Délicatement alors – et avec quelle suavité, quelles délices discrètement triomphales, je traçais dans le fracas le seul mot susurré par Borges. Il tombait là, sur le gazon des phrases, comme le fruit mûr d'un été avancé, exactement à point, topique, mortellement rayonnant. Tombait à point nommé. Je ne me lassais pas de le redire. De reprendre d'un souffle mon texte loin en amont afin de revivre la surprise de sa venue et de sa chute, là, au beau milieu de la page. Et avec lui, le trouble de me sentir devenir un peu Borges, l'illustre, l'illuminé, le mythique argentin, mort et en enterré depuis belle lurette, mais continuant à me faire signe, à moi, d'une main légère, à me renverser, moi le paralytique, du coup de rein de son tango aveugle.

On a peu idée de la décharge dont est capable un mot. Notamment celui qui, dans ses bagages, apporte une gloire toute souriante qui dit je suis à toi, je te donne mon prestige avec mon sceptre. Mais nul besoin de prestige ni de gloire, en réalité. Un simple autrui fera aussi bien l'affaire. Seulement devenir cet autre... Sortir de soi sans sortir de soi... Éprouver un peu le grand frisson de la métempsycose... *S'extasier*. Qu'un seul mot y pourvoie, là est le mystère. Un mot, un soupir. C'est le souffle d'un autre qui nous effleure.

Pas nous, pourtant, ce mot, cette tournure. Pas à nous. Mais sait-on à qui appartiennent les mots? Est-ce que Borges exercerait sur certains un droit de propriété? Un copyright? Est-ce qu'il faudrait par hasard que nous versions des royalties aux ayants droit?

Au demeurant, personne ne sait, personne ne saura jamais non plus de quels mots je me paye, moi – ou lui. Personne ne connaîtra jamais l'étendue de ces emprunts que, pour la clarté de l'exposé, je limite à un mot, une tournure, mais qui pourraient affecter plus largement mon œuvre. Moi seul le sais. Il y a dans ce savoir la racine d'un malaise et d'une joie. Malaise, parce que mon œuvre, je la vois désormais légèrement détachée de

moi, un peu à distance, comme un îlot où mon séjour resterait frappé d'ostracisme. Mais joie aussi, joie de ces braises, de ces tressaillements perpétuels, à quoi se reconnaît infailliblement le grand écrivain. Si minuscule que soit l'usurpation (il peut s'agir d'une syllabe, d'un signe de ponctuation, parfois d'un blanc...), elle m'abuse et me désabuse. Ces indices me sont chers et douloureux comme les fumées d'un grand cerf sous le pas du chasseur. Ils font de moi aussi un possesseur possédé.

*

J'imite Borges, mais peut-être que Borges m'imite un peu aussi. Quand par hasard je le lis encore (rarement), un curieux sentiment de reconnaissance me saisit jusqu'au rire. Il me semble qu'une vieille complicité, une complicité à vrai dire ancestrale, de beaucoup antérieure à sa naissance à lui, nous unit. Une alliance homérique, biblique, dantesque. Quelque secret commun partagé depuis que les récits migrant de bouche à oreille, de vallée en vallée, d'aurore en crépuscule, ont élu domicile dans de minuscules signes gravés à même la pierre, le bois, la céramique, que sais-je. Depuis que notre ondoyant désir d'infîltrer les âmes par n'importe quel moyen s'est imprimé sur la peau du temps.

Tous sans exception, ils ont eu leur Borges. Si farouches qu'ils se montrent sur la question de l'authenticité, du mon-cœur-mis-à-nu, tous ils ont eu recours à ce petit remède contre la banalité, le mépris de soi ou simplement le silence : un mot chuchoté par Borges, par leur Borges à eux qu'ils avaient baptisé d'un nom quelconque, qu'ils tenaient pour leur bon samaritain dans le désert de continuer. Borges lui-même, j'en suis certain, avait son Borges. Naturellement, j'entends d'ici leurs récriminations : la chasse à l'intrus jusque dans les moindres recoins ; le souci, chaque instant, de ne parler que malangue, d'écarter les sujets interlopes. La politique de l'absolu. Le fanatisme du vécu-sincère. La purification ethnique de la prose.

On sait ce qu'il en advient. André Gide, par exemple. Gide si soucieux de rappeler en chaque phrase qu'elle ne tient sa cambrure de personne d'autre que de lui seul, Gide avoue, au détour d'une page du *Journal*, qu'en cas de panne, il ouvre son Coleridge n'importe où et qu'alors tout repart. Et je ne doute pas en effet que le plus simple prélèvement, une goutte de cette présure verbale ait suffi pour faire prendre une fois de plus le fromage... Coleridge fut à Gide une espèce de Borges.

Autre écriture, autre cas : on raconte que le compositeur Anton Bruckner rassembla un jour un groupe d'amis afin de leur jouer au piano la réduction d'une de ses symphonies récemment achevée. Après l'audition, certains s'étonnèrent d'avoir reconnu une vingtaine de pages de Wagner insérées dans la composition. « C'est si beau! » leur aurait rétorqué Bruckner en manière d'excuse. Il voulait dire sans doute que pour mener à bien son œuvre, il avait eu besoin de cette « beauté » ; qu'elle l'avait aidé à en concevoir l'architecture, et peut-être seulement la sorte d'exigence qui s'y réalise. Son emprunt n'est qu'une figure étendue jusqu'au délire du type borgésien.

Est-ce qu'emprunter c'est imiter ? Faire *avec*, c'est faire *comme*. La plus petite injection d'altérité dans notre matière en fusion nous transfigure. *C'est si beau!* veut dire aussi : « regardez-moi, je ne suis plus tout à fait moi-même, j'ai réussi à m'incorporer un peu de ce que nous aimons tant chez le grand autre ; la greffe est forcenée – mais elle a le

pouvoir de m'introduire à la circulation du vivant, qui n'est rien d'autre qu'un cycle infini de métamorphoses. » Bruckner a raison. Il a simplement oublié, dans son fanatisme wagnérien, qu'une telle greffe, pour être efficace, devait rester invisible. Que la pulsion transformiste n'opérait qu'à condition de laisser intacte en nous un fond de croyance inverse : celle de notre absolue singularité. Il ne s'agit pas de devenir Wagner, ou Coleridge, ou Borges, mais de faire entendre leurs rythmes profonds dans un milieu qui les transfigure, qui les rende *méconnaissables*. Il s'agit de *re-méconnaître* Wagner, Coleridge ou Borges. De détourner à notre compte l'émerveillement qu'ils nous valurent. Mais mieux encore — ou bien pire : d'apprendre au monde que cet émerveillement n'était rien que la pâle préfiguration d'un autre, celui que nos œuvres vont désormais soulever. Humble en apparence, le mot de Bruckner... Un sens tout différent court sous l'anecdote, qui dit : « Wagner n'était que mon imitateur, *voici l'original*. » Et il faut bien qu'il en soit ainsi pour que se justifie le rôle nécessairement subalterne de l'emprunt. « Le vrai, c'est moi. »

*

El Hacedor... L'auteur... J'ai à peu près tout oublié de ce livre, hormis une préface en forme de dédicace où Borges rêve qu'il apporte un de ses derniers recueils de poèmes à Leopoldo Lugones, le directeur de la Bibliothèque nationale mort depuis longtemps. Il sait que son ami n'aime guère ce qu'il écrit. Mais à le voir maintenant devant lui tourner les pages d'un air satisfait, le voilà qui prend confiance. Ne faut-il pas interpréter ce sourire du lecteur redouté comme une approbation, mieux, une définitive reconnaissance, suffisante en tout cas pour faire briller le livre aux yeux mêmes de son auteur? Les mots que j'emprunte à Borges me font l'effet de semblables sourires. Et non seulement à cause du plaisir circonscrit qu'ils me procurent. Ils m'observent et m'approuvent, ces mots-là. Ils me regardent du dedans; ce faisant, donnent corps à mon texte, pourtant si peu sûr de lui-même. Ils sont les directeurs de toutes les bibliothèques du monde, assis derrière leur bureau, feuilletant le livre, disant : bien mon garçon ; ou murmurant à peine, se contentant d'alimenter entre eux et moi une petite flamme qui signifie nous sommes avec toi, nous sommes de ton bord, nous te comprenons.

Peut-être parce que j'identifie la bibliothèque nationale dont parle Borges à l'ancienne salle de lecture de la rue de Richelieu; que j'imagine nettement le bureau du directeur dans la rotonde située au delà du département des manuscrits : je n'oublie pas cette page de Borges. Peut-être aussi, plus profondément, en raison du malaise qu'inspire inévitablement ce territoire des morts – Lugones disparu au moment où Borges lui rend visite; Borges se représentant lui-même comme mort prochainement, et qui l'est aujourd'hui en effet; et par dessus tout, los rostros momentaneos de los lectores, « les visages momentanés des lecteurs » comme dit je crois Borges –, cet Hadès pour les livres où le temps par magie « se dissèque et se conserve » : autant de détails qui s'incrustent dans notre inquiétude, qui nous désignent, nous, adonnés aux livres, lecteurs, écriveurs, visages momentanés. J'aime aussi que figure au beau milieu de cet envoi l'hypallage de Virgile Ibant obscuri sola sub nocte. Sans raison apparente. Sans autre justification que la lumière générale d'une page où chacun comprend seulement que le sujet du verbe *ibant* n'est autre que les lecteurs eux-mêmes voués à marcher dans cette nuit serrée aux lampes éparses dont seules les grandes bibliothèques donnent une idée. Qui nous contraint à une telle errance? Quelle force punitive nous condamne à tout ce noir épais ? Quelle administration tortueuse, à cet hiver finlandais, nous qui avons tant d'amitié pour les cigales ?

Ce que me donne aussi la dédicace de Borges à Lugones, c'est l'infini des mots tapis entre les reliures de la bibliothèque. Livres lus ou non lus, langues connues ou inconnues, peu importe. Il est vrai que je n'accorde que peu de crédit à l'intelligence d'un mot seul. Entêté à signifier, pressé d'en finir avec sa transitoire enveloppe corporelle, il me semble toujours le militant d'une morale obtuse, d'un fanatisme assez suspect. Au contraire, dès qu'il fait corps avec la multitude de ses semblables, dès qu'il s'agrège en colonies, ou en nations, je sens ces masses dotées d'un instinct supérieur, comme inspirées d'intuitions fulgurantes. Chacun alors sait où il doit aller, et se fond dans l'intérêt commun. Madrépores, paramécies, grandes voiles de migrateurs déployées sur un ciel d'automne : ainsi m'apparaissent les mots en foules.

Un seul d'entre eux emprunté à Borges lève en moi de telles draperies. Comme si, pour avoir été préalablement distillé dans la langue de Borges, et libéré par elle du souci de signifier, il se présentait maintenant avec son peuple entier, ses ramifications généalogiques, ses composantes millénaires, ses cousinages, ses provinces, ses progénitures, toute une ethnie invraisemblablement féconde. Voilà ce qui arrive lorsque j'imite Borges. En serait-il de même si je m'en prenais à Flaubert, à Dante, ou à Thomas Mann? Je l'ignore. C'est Borges que j'imite, c'est à lui que j'emprunte, et c'est lui dont un seul mot déclenche les envols tournoyants et siffleurs. Les autres cas n'ont dans ma politique d'imitateur qu'un très faible intérêt.

Ce qu'on fait de ces envols ? Ce qu'ils dénoncent du fonctionnement de notre pensée ? Rien bien sûr. Hormis que nous nous y reconnaissons intégralement. Particules d'un semblable tissu, mus par instinct de totalité, gouvernés par masse et par massage, nous lisons dans les grandes mobilisations verbales le reflet de notre propre condition. C'est nous que nous traçons dans l'interminable alignement de signes noirs sur blanc ; nous, ces mots aimantés, ce flux qui les traverse. Nous-mêmes ce *nous* que j'écris, moi, pour désespérément faire groupe avec Borges, et de là avec tant d'autres assoiffés du même désir d'appartenance. La phrase est notre bain. La page, notre tribu, notre clairière, le campement de nos aïeux. Une société s'y constitue : *notre* société et notre nous.

Ceux qui prétendent raconter leur vie ne savent pas de quoi ils parlent. Nous abusent par une mise en scène toc. Nous illusionnent. Font mine d'oublier la rumeur qui les entoure, le bruit de famille qui les soutient dans leurs petits exploits. Le simple attroupement verbal sans lequel l'accident si intéressant de leur existence ne serait tout bonnement rien. Feignent d'omettre qu'ils ne sont qu'un mot, qu'un minuscule adverbe dans l'immense phrasé. Sartre dit que la fréquentation du dictionnaire lui a enseigné le monde et la place qu'il y occupe. *Les Mots*: voilà un livre qui, dès le titre, ne trompe pas. Une autobiographie irriguée par le sang de notre seule communauté. Une *holobiographie*.

*

J'imite Borges. J'imite la main heureuse de Borges écrivant sans regard, sous la dictée de Pierre Ménard qui lui-même recopie Cervantes. Et Cervantes, de qui fut-il

l'imitateur? D'un historien arabe nommé Sidi Ahmed Benengeli, comme il nous l'apprend lui-même au chapitre IX du *Quichotte*. Ainsi de suite. Je rêve de remonter les généalogies jusqu'au silence. Jusqu'à l'auteur béant de la première invention. À celui qui recueillit son texte des traditions, elles-mêmes faites de toutes sortes d'accidents généalogiques. Ce filon nous vertèbre. Il nous hante sans que nous le sachions. Des histoires fourmillent ainsi dans la nuit de nos sangs. Elles ont la même source que les cris animaux progressivement scindés en nous et qui, aux premiers auditeurs, firent l'effet d'un souvenir vivant : la mémoire collective s'inventait.

Chaque fois que j'imite Borges me revient ce rêve de sourcier.

La forêt où j'avance s'épaissit de jour en jour. Me diriger... Plus le temps passe, moins je sais, et plus j'invoque Borges. Pas de phrase, maintenant, où ne passe la lueur de sa phrase. J'entrevois le moment où en moi chaque ébranlement, le moindre remuement géologique appelleront : *Borges!* Chaque mot sortira de la petite maison où je les ai relégués, lui, son sourire d'aveugle vaticinant, sa brocante d'imprimés. J'aurai alors accompli ma mission : donner forme définitive à ce qui chez lui demeurait à l'état de brouillon, d'ébauche, d'incertitude. Borges aura cessé de m'imiter. Maladroitement.

Christian Doumet, professeur à l'Université Paris 8, directeur de programme au Collège international de philosophie, a publié des livres de poèmes, des essais sur la poésie et sur la musique (*Pour affoler le monstre*, en collaboration avec François Boddaert, Obsidiane, 1997; *Faut-il comprendre la poésie*?, Klincksieck, 2004) et des récits. *La Déraison poétique des philosophes* paraîtra en septembre prochain aux éditions Stock; *Trois huttes*, en octobre, aux éditions Fata Morgana.

Carte Blanche

Christine Bonduelle

Dynastie des Tang et musique contemporaine

Philippe Hersant (né à Rome en 1948), est un compositeur français singulier par son écriture musicale très libre en rapport aux styles et courants de la musique contemporaine.

L'ensemble Poèmes chinois, contenant huit petits textes de poètes de la dynastie des Tang (VII^e au IX^e siècle), mis en musique avec son ensemble vocal Les Éléments en 2003, réunit des œuvres contrastées. Hersant lui-même a choisi les poèmes dans des thématiques très diverses : « J'ai emprunté les textes de mon cycle vocal à trois grands poètes et à quelques autres, moins célèbres, en tâchant de rendre justice à la variété, presqu'inépuisable, de cette poésie. C'est ainsi qu'alternent des pièces humoristiques ([2] Singes blancs), des chants de douleur ([6] Larmes de la déesse du Siang), des déplorations tragiques ([7] Bai-Di) et des pages contemplatives ([8] Méandres sans fin). (...) Ces poèmes m'ont frappé par leur richesse, leur diversité et leur spiritualité, nourrie de trois courants de pensée : taoïsme, confucianisme et bouddhisme ».

Comme le souligne François Cheng, traducteur des poèmes, « Li Po, de tendance taoïste, chante la communion totale avec la nature et les êtres ([1] De loin en loin, [2] Singes blancs); Tu Fu, essentiellement confucéen, exprime avant tout le destin douloureux de l'homme, mais également sa grandeur ([7] Bai-Di); Wang Wei, l'adepte, à la fin de sa vie, du bouddhisme, exprime ses expériences méditatives dans des vers d'une parfaite simplicité ([4] Le cormoran) ».

C'est par l'universalité de la thématique des textes — constituée notamment par la triade « Ciel - Terre - Homme », et l'essence poétique qui en émane, ainsi que par le ressassement litanique du matériau musical à caractère de leitmotiv, que se manifeste la dimension sacrée de *Poèmes chinois*.

Le langage poétique de la dynastie des Tang use de concepts qui se réfèrent directement à la cosmologie chinoise : souffle primordial, vide - plein, yin - yang, ciel - terre - homme, cinq éléments, etc. Rien d'étonnant à cela quand on pense au rôle sacré accordé à la poésie chinoise, celui de révéler les mystères cachés de la création. Lao Tseu, le fondateur de taoïsme (VI^e siècle avant JC) a formulé l'essentiel de cette cosmologie de façon brève mais décisive au chapitre 42 de *La voie et sa vertu* :

Le Dao d'Origine engendre l'Un L'Un engendre le Deux Le Deux engendre le Trois Le Trois produit les Dix mille êtres Les Dix mille êtres s'adossent au Yin Et serrent sur leur poitrine le Yang : L'Harmonie naît au souffle du Vide médian Comme le résume François Cheng dans son introduction à l'anthologie des poèmes Tang, qu'il a lui-même traduits :

« Le Dao d'origine est conçu comme le Vide suprême d'où émane l'Un, qui n'est autre que le Souffle primordial. Celui-ci engendre le Deux, incarné par les deux Souffles vitaux que sont le Yin et le Yang, lesquels par leur interaction régissent et animent les Dix mille êtres. Toutefois, entre le Deux et les Dix mille êtres prend place le Trois qui a connu deux interprétations non pas divergentes mais complémentaires.

Selon le point de vue taoïste, le Trois représente la combinaison des souffles vitaux Yin et Yang et du vide médian (ou souffle médian). Ce vide médian qui procède du Vide suprême dont il tire tout pouvoir, est nécessaire au fonctionnement harmonieux du couple Yin - Yang ; c'est lui qui attire et entraîne les deux souffles vitaux dans le processus du devenir réciproque ; sans lui, le Yin et le Yang deviendraient des substances statiques et comme amorphes. C'est bien cette relation ternaire qui donne naissance et sert de modèle aux Dix mille êtres. Car le vide médian qui réside au sein du couple Yin - Yang réside également au cœur de toute chose. La pensée chinoise se trouve donc dominée par un double mouvement croisé que l'on peut figurer par deux axes : un axe vertical qui représente le va-et-vient entre le vide et le plein et un axe horizontal qui représente l'interaction, au sein du plein, des deux pôles complémentaires que sont le Yin et le Yang et dont procèdent toutes choses y compris, bien entendu, l'homme, microcosme par excellence.

C'est précisément la place de l'Homme qui caractérise la seconde interprétation du nombre Trois. Selon cet autre point de vue, relevant plutôt de la conception confucianiste, mais repris par les taoïstes, le Trois, dérivé du Deux, désignerait le Ciel (Yang), la terre (Yin) et l'Homme (qui possède en esprit les vertus du Ciel et de la Terre mais en son cœur le vide). Cette fois-ci, c'est donc la relation privilégiée entre les trois entités Ciel - Terre - Homme qui sert de modèle aux Dix mille êtres. L'Homme y est élevé à une dignité exceptionnelle, puisqu'il participe en troisième à l'œuvre de la Création. Son rôle n'est nullement passif. Si le Ciel et la Terre sont doués de volonté et de pouvoir agissant, l'Homme, lui, par ses sentiments et ses désirs, et dans son rapport avec les deux autres entités aussi bien qu'avec les Dix mille êtres, contribuera au processus du devenir universel qui ne cesse de tendre vers le « shen », essence divine dont le Vide suprême est comme le garant, ou le dépositaire. (...) Le langage poétique, explorant le mystère des signes écrits, n'a pas manqué de se structurer selon ces trois axes : Vide - Plein, Yin - Yang, Ciel - Terre - Homme. » (L'écriture poétique chinoise, Éditions du Seuil, 1996).

C'est dans un jeu subtil entre les mots vides et les mots pleins que se situe la recherche des poètes de la dynastie des Tang – on ne compte pas moins de cinquante mille poèmes écrits entre le VII^e et le IX^e siècle par quelques deux mille poètes. (cf: *La poésie complète des Tang*, ouvrage compilé au 18^e siècle). Cette recherche allait vers le dépouillement du vers avec l'abandon de certains éléments de liaison entre les mots: l'ensemble des mots-outils indiquant des relations (pronoms personnels, adverbes, mots de comparaison, conjonctions, prépositions) ou mots « vides »; ceci pour décloisonner le contenu sémantique en présentant les éléments de façon très pure et propice à la contemplation. Les mots « pleins » (verbes, substantifs pouvant être par conséquent soit sujet, soit compléments) sont donc mis en lumière dans cette ascèse. Le pendant de cette recherche sur les mots « vides » signifiant leur éviction, peut au contraire dans d'autres

cas se traduire par leur occupation au sein de la phrase d'une place privilégiée ; ces mots « vides » font alors figure de mots « pleins ».

Prenons l'exemple de la deuxième strophe dans le premier poème de la sélection de Hersant ; ce poème est traduit par Cheng d'abord de façon littérale (en tenant compte de cette recherche des poètes Tang) puis « littéraire » :

Jade perron / en vain attendre debout Nichés oiseaux / revenir voler pressés Quel lieu / se trouver retour chemin

Long kiosques / encore brefs kiosques

Vaine attente sur le perron Les oiseaux se hâtent au retour

Est-il donc voie de retour pour les

humains?

Tant de kiosques le long des routes, de loin en loin ...

Constatons que les éléments de liaison sont absents, sauf dans le premier vers où les adverbes « en vain » et « debout » détiennent une place prépondérante pour décrypter le poème, et au quatrième vers où l'adverbe « encore » est déterminant pour le sens. Ces trois adverbes, mots « vides », remplacent ici les mots « pleins ».

Au sein de la littérature chinoise, c'est dans cette poésie Tang que l'on observe les tentatives les plus conscientes et les plus fructueuses pour explorer les limites du langage par le relâchement des contraintes syntaxiques. Et Philippe Hersant va luimême s'emparer de cette matière du poème et la fracasser davantage encore, jusqu'à exploiter chaque éclat de sens avec une grande acuité orchestrale. De plus, la liberté totale prise par le compositeur dans l'énonciation du poème permet de déployer toute la richesse sémantique multidimensionnelle des poèmes Tang et fait retentir leur vibration avec force. Chaque pièce musicale épouse intrinsèquement le poème dans son ensemble, et les huit pièces, par leur légèreté mélodique, rappellent la sobriété méditative des poèmes Tang.

De loin en loin, dont la partie pianistique, entièrement fondée sur deux éléments musicaux récurrents, l'un constitué d'arpèges ascendants rapides, l'autre de la succession d'accords parallèles aux résonances campanaires, entoure les phrases vocales alternées des femmes et des hommes puis du chœur. Celui-ci progresse lentement dans une parfaite homorythmie, exprimant l'immense mélancolie du poème.

Singes blancs s'inscrit dans une mimétique sonore : l'attaque au piano en staccato, les onomatopées, les réponses en écho d'une voix à l'autre, les appels de la nuit (glissandi au piano) et toute cette polyphonie donnent à la pièce un dynamisme époustouflant.

La ville de pierres, dont l'altière austérité est stylisée par l'extrême gravité et la dissonance des accords au piano, vibre en alternance avec le chœur également dissonant dans une homorythmie exprimant l'avancée lente et inexorable du temps.

Le cormoran démarre très vivement sur une alternance d'accords et d'arpèges descendants puis ascendants rapides, évocateurs de la course de l'oiseau. Les évocations dramatiques de ses pérégrinations par des voix d'hommes puis de femmes puis par le chœur sont drolatiquement suivies des interjections plaintives d'un ténor solo.

Papillon de nuit est construit autour de trois éléments thématiques distincts : un ostinato grave à caractère litanique au piano interrompu par des accords résonnants, de brèves séquences harmoniques du chœur et un tracé mélodique aux intervalles distendus de la soprano soliste, la coda illustrant au piano les battements d'ailes irréguliers du papillon.

Larmes de la déesse du Siang, au caractère sacré d'invocations chantées par deux voix qui se chevauchent, sous l'aura de sonorités de cloches de bronze et d'un bourdon du chœur, est empreint d'une solennité tragique.

Bai-di évoque le souffle dévastateur des Éléments de la création, associant l'Homme aux deux autres Génies que sont le Ciel et la Terre ; ostinati, sons de cloches, harmonies dissonantes, mais aussi contrepoint d'unités homorythmiques du chœur s'y trouvent exacerbées dans un tempo hallucinatoire.

Méandres sans fin retrouve la sérénité dans une rythmique universelle et intemporelle, qui relie l'homme à l'univers dans un chœur mélodique accompagné par deux notes répétitives au piano.

Ruptures musicales et accents vocaux rappellent la dynamique de mouvement de l'opéra chinois : ici le poème s'incarne dans la musique, le texte n'est pas chanté de façon discursive et linéaire, mais mis en scène par les voix et les instruments. Les vers disloqués sont repris par bribes selon leurs affinités auditives dans un jeu de répons où le poème se déploie en tournoyant sur lui-même (dans Singes blancs particulièrement). Le sens renaît avec l'engendrement d'un univers sémiotique régi par un mouvement circulaire où toutes les composantes du poème s'entrechoquent et se prolongent dans leur matière sonore. Le poème est recombiné de manière à faire se chevaucher les vers, eux-mêmes étant morcelés et répétés dans un feu d'artifice orchestral. Nous pouvons opérer un parallèle entre cette création musicale d'Hersant où le son fait littéralement exploser le sens du poème et la démarche des poètes de la dynastie des Tang qui avait pour objet de décupler le contenu sémantique à l'infini en l'éloignant de toute logique linéaire.

Si Jean-Marc Bardot peut percevoir chez Philippe Hersant l'émergence d'un style dans la lignée de Claude Debussy, Maurice Ravel, Henri Dutilleux, Olivier Greif, le travail musical de celui-ci sur le poème se révèle être totalement original et d'une grande finesse dans la réalisation. L'interprétation par l'ensemble *Les Éléments* en est remarquable.

Album *Der Wanderer* – Œuvres chorales (Virgin Classics, 2004).

Christine Bonduelle est poète, auteur de 3 recueils : *Ménage* (Obsidiane, juin 2010), *Bouche entre deux* (Obsidiane, 2003) et *Aigu en Parallèle* (1998).

Poètes des Tang (VII^e et VIII^e siècles)

8 poèmes

traduits par François Cheng (L'écriture poétique chinoise, Éditions du Seuil, collection Points Essais)

mis en musique par Philippe Hersant

(Der Wanderer - Œuvres chorales, Virgin Classics)

Li Po De loin en loin

Ruban d'arbres, tissé de brumes diffuses Ceintures de montagnes à l'émeraude nostalgie Le soir pénètre dans le pavillon : Quelqu'un s'attriste là-haut

Vaine attente sur le perron Les oiseaux se hâtent au retour Est-il donc voie de retour pour les humains ? Tant de kiosques le long des routes de loin en loin ...

Li Po Singes blancs

Singes blancs dans la nuit, Légers, dansants, flocons de neige Montent d'un bond dans l'arbre Et boivent dans l'eau la lune

Liu Yu-Xi La ville de pierres

Pays ancien entouré de montagnes qui demeurent Vagues frappant les murailles, retournant sans écho À l'est de la rivière Huai, la lune d'autrefois Seule, franchit encore, à minuit, les créneaux

Wang Wei Le cormoran

À peine plongé entre les lotus rouges Le voilà qui survole la berge claire Soudain, poisson au bec, plumes tendres Seul sur une branche, là, flottant...

Zhang Hu Papillon de nuit

Palais interdit : la lune se glisse entre les branches Son beau regard s'attarde sur un nid d'aigrettes De son épingle de jade, elle pince la mèche Pour sauver la flamme un papillon de nuit

Tu Mu Larmes de la déesse du Siang

Traînées de sang, veines fleuries Larmes de la déesse du Siang Douleur que mille ans point n'efface : Regret divin, sommeil des hommes

Tu Fu Bai-di

Dans Bai-di, les nuages franchissent les portiques Sous Bai-di, la pluie tombe à faire crouler le ciel Haut fleuve, gorge étroite : éclair et tonnerre se combattent Arbres verts, sombres lianes : soleil et lune s'éclipsent Chevaux de guerre plus inquiets que chevaux de paix Sur mille foyers, il n'en reste qu'une centaine Dépouillée jusqu'aux os, une femme crie sa peine Dans quel village perdu, sur la plaine d'automne?

Wei Zhuang Méandres sans fin

Rideaux d'azur haut enroulés Balustrade aux méandres sans fin Nuages épars, eaux étales, arbres à la brume mêlés Cœur minuscule, pensée infinie



Philippe Hersant

Entretien

avec Christine Bonduelle & Anne Segal

A.S: Philippe Hersant, bonjour. Et tout d'abord un grand merci de nous recevoir chez vous pour cet entretien, qui prendra place dans le premier numéro de la revue littéraire électronique Secousse, et qui viendra en accompagnement de la Carte Blanche que Christine Bonduelle vous a consacrée autour de la musique vocale pour chœur de chambre et piano que vous avez composée sur des poèmes chinois du 8ème siècle, en 2002. En quelques mots, s'il est possible de vous présenter, on pourrait dire que vous êtes pianiste de formation et licencié ès Lettres ; vous avez obtenu un Prix d'écriture au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris ; puis Casa Velázquez, Villa Médicis ; vous êtes également producteur à France Musique. Vous avez reçu de très nombreux prix, dont tout récemment celui de compositeur de l'année aux Victoires de la Musique Classique. Concernant votre création, vous vous intéressez à toute forme d'écriture, musique instrumentale soliste, de chambre, symphonique, musique de ballet, lyrique, musique de scène et de film. Et musique vocale, dans laquelle les poètes tiennent une place majeure puisque qu'on y trouve des pièces autour de poèmes de Rûmi, Hölderlin, Éluard, Goethe, Rimbaud, Desnos, Nietzsche, Emily Dickinson entre autres, et notamment des poèmes chinois du 8ème siècle dont nous allons parler plus particulièrement aujourd'hui.

A.S: Pour débuter cet entretien, pouvez-vous nous dire d'où vous vient cet intérêt très marqué pour la poésie?

P.H: Probablement de ma formation littéraire, puisque j'ai mené parallèlement à mes études musicales des études de lettres modernes. J'ai même à un moment hésité entre diverses formes d'art – musique, littérature ou cinéma – pour me fixer finalement sur la musique que j'avais commencé à travailler quand même depuis que j'étais tout petit. Mais j'ai eu un certain doute pendant mon adolescence et dans mes vingt ans, et j'ai assez peu composé à cette époque-là et ma vraie vocation de compositeur est arrivée assez sur le tard vers l'âge de trente ans quand j'étais à la Villa Médicis.

A.S : La musique de la langue fait-elle partie des ingrédients de votre inspiration ?

P.H : Oui, indubitablement. Il est vrai que la plupart de mes œuvres vocales sont en allemand, ce qui est assez curieux parce que je ne parle pas l'allemand : mais c'est une langue tellement musicale pour moi... c'est vraiment pour moi la langue de la musique. Ce n'est presque pas une langue de tous les jours, je n'ai pas vraiment eu envie de l'apprendre mais c'est la langue de la musique. Et quand j'écris en allemand, je sais que j'ai un style musical très particulier que je n'ai pas dans les quelques œuvres que j'ai écrites en français – dont « *Poèmes chinois* », puisque les poèmes sont en chinois mais la traduction est de François Cheng, en français. La couleur de la langue est effectivement très importante. Il se trouve que j'ai écrit un opéra en français d'après

« Le moine noir » de Tchekhov, et qu'il a été créé en allemand, c'est-à-dire directement traduit en allemand. J'étais assez ennuyé de ça. J'aurais préféré l'écrire directement en allemand, que le traducteur fasse le travail avant : je pense que la musique n'aurait pas été la même. Mais les circonstances ont fait que ça c'est fait dans cet ordre là. Je suis toujours gêné d'une traduction dans une autre langue de mes œuvres, parce que je les ai vraiment conçues dans une langue bien précise.

C.B: Comment en êtes-vous venu à connaître ces textes de la dynastie des Tang? Avez-vous composé une œuvre finie avant de la soumettre à l'ensemble Les Éléments ou avez-vous travaillé à la composition avec Joël Suhubiette?

P.H : En fait, le projet est parti d'une commande : une demande de Joël Suhubiette qui devait faire un tournée avec Les Éléments en Orient. Il m'avait demandé : « Si tu peux composer sur des poèmes qui soient liés avec l'orient, puisque que c'est là qu'on va créer l'œuvre, ce serait bien... » Finalement, la tournée n'a pas eu lieu et la création a eu lieu à Paris à la Cité de la Musique. Mais le projet était enclenché. J'ai cherché du côté de Segalen, tout d'abord ; du côté de Claudel ; rien ne me convenait vraiment. Je suis tombé un peu par hasard sur l'Anthologie poétique de la poésie chinoise de François Cheng, et là ça a été un coup de foudre, car j'ai trouvé ses traductions absolument magnifiques. Moi qui ai beaucoup de mal à mettre le français en musique, là, je n'ai eu aucun mal.

C.B : Le piano est plus qu'un accompagnement : il fait partie de la mise en scène quasithéâtrale dans chaque poème et ce de façon très visuelle. Avez-vous composé les parties piano concomitamment à celles chorales et solistiques ?

P.H : Oui. C'est effectivement une partie de piano qui est extrêmement soliste, en général c'est même lui qui commence et c'est lui qui termine. Il y a de longs postludes au piano comme si c'était lui qui commentait. Je pourrais presque dire que le poème est presque traité deux fois, une fois par les voix et une fois par le piano. Quelquefois ils se rejoignent et quelquefois ils sont assez opposés ; ou ils se répondent, par exemple dans le troisième, « La ville de pierre », où c'est assez net : le travail du piano et le travail du chœur se répondent.

C.B : Le piano à une place très importante dans chaque pièce.

P.H: Oui c'est très virtuose; c'est comme un petit concerto pour piano en fait.

C.B: Vous avez tout composé en même temps?

P.H: Absolument.

C.B : Et vous avez retravaillé avec Joël Suhubiette ou vous aviez composé avant les répétitions et la mise en œuvre ?

P.H: Non. J'ai fait quelques petits aménagements, j'ai rallongé quelques passages, mais quatre fois rien; l'œuvre était écrite à 95%. Il y a eu des petits changements, peut-être pour des raisons vocales, pour des raisons de rythme, pour des raisons de prosodie.

C.B : Les voix solistiques et chorales sont plutôt brutes : parti pris pour mettre en

valeur le texte du poème?

P.H: Oui.

C.B : Les voix sont souvent singulières et originales. Avez-vous pensé à des voix en composant ?

P.H : Pas vraiment, je connaissais déjà un peu le chœur *Les Éléments*, parce qu'ils avaient déjà chanté plusieurs fois mon *Psaume*, mais je ne les connaissais pas suffisamment pour pouvoir écrire en fonction de tel ou tel chanteur. En fait, c'est plutôt le contraire : c'est-à-dire que j'ai écrit ces solos, et ensuite on a cherché qui pourrait faire tel ou tel solo, et c'est vrai que c'est assez particulier. Il y a des cris d'animaux, par exemple : il y a un pélican, alors on a fait défiler une dizaine de chanteurs pour choisir notre pélican !

C.B : *C'est vrai que les voix sont exceptionnelles dans ce chœur.*

P.H : Oui, elles sont très individualisées. C'est ça qui est passionnant dans le chœur de chambre : ça forme une masse (pas énorme), et ce sont aussi des solistes. Le travail s'est fait donc comme ça : la partition d'abord, et ensuite adapter chaque voix.

C.B: Vous avez assisté aux répétitions?

P.H: Oui, aux répétitions et à l'enregistrement.

C.B: Les mélodies de « Poèmes chinois » sont empreintes de leitmotiv, ce qui confère à l'œuvre une atmosphère très contemplative. Pourtant elles n'adoptent en rien les consonances de la musique chinoise. Ce sont plutôt des thèmes français, parfois d'inspiration ancienne, médiévale ; des thèmes lents, ou au contraire très rapides et aériens. Ces leitmotiv ont-ils pourtant une raison d'être par rapport à la cosmologie chinoise ?

P.H : Je n'ai pas vraiment pensé à la musique chinoise, il n'y a effectivement que très peu de résonance avec cette musique.

C.B : C'est pourtant une musique très contemplative, presque en lien avec la mystique chinoise ?

P.H : Oui, mais sans qu'il y ait d'emprunts à la musique traditionnelle ; sauf peut-être ce que j'ai évoqué : un emprunt à la musique indonésienne. Et peut-être à un ou deux moments, notamment dans le chant très lent du 6ème poème, ou il y a un grand solo de mezzo soprano dans le grave.

C.B: Et c'est très ludique, c'est un humour très léger...

P.H : Oui et ce qui m'a sidéré dans cette poésie des Tang, c'est la variété et qu'en si peu de temps, en un siècle, il ait eu autant de poésies aussi différentes. Il y a des poésies tragiques, des poésies drôles, des poésies contemplatives, effectivement : il y a vraiment de tout. J'ai essayé de prendre un exemple de chacun, ou en tout cas de varier le plus possible. Donc, il y a « *Baïdi* » qui est un tableau absolument tragique, qui raconte les

horreurs de la guerre, et puis il y a « *Singe blanc* » qui est un petit tableau comique. J'ai voulu rendre hommage à la variété de cette poésie, en en faisant des petits tableaux : c'est assez théâtral. Et en cela, ce n'est peut être pas proche de la musique chinoise ; j'ai peut-être un peu trahi l'esprit traditionnel chinois, mais c'est comme cela que je le ressentais.

C.B : Est-ce que vous aviez une affinité avec les recherches des Tang, c'est-à-dire en éclatant les poèmes, avec des bribes de vers, ou est-ce que ça a été spontané ?

P.H: C'est vrai que ce sont des poèmes très elliptiques. « Méandres sans fin » c'est un cas assez simple. En disant le poème, j'ai eu une idée — c'est très bref une idée de compositeur: il y a d'abord un parcours labyrinthique au piano, qui n'arrête jamais de jouer; c'est extrêmement embrouillant, c'est un labyrinthe vraiment. Et puis des accords du chœur par-dessus. C'était l'image de départ si vous voulez. Tout le travail de composition, c'est de l'étirer dans le temps, ce qui prend beaucoup de temps; mais finalement l'idée, ce qu'on appelle « l'inspiration », l'idée de départ, c'est quelque chose de très bref, qui arrive comme ça brusquement : « tiens, ça y est, j'ai l'idée pour commencer le morceau ». C'est souvent comme ça que je travaille. Les « Singes blancs » c'est pareil: c'est en réécoutant cette cérémonie de singes indonésiens qu'est née l'idée d'écrire la pièce; après ça se construit autour de cette petite idée de départ.

C.B : Vous pouvez préciser en quoi consistait cette cérémonie d'hommes qui imitent des singes ?

P.H : Ça s'appelle le Ketjak. Ça a lieu à Bali, les touristes raffolent de ça, c'est devenu assez touristique. Et c'est tout à fait impressionnant, parce qu'ils se répondent en faisant « tchak tchak tchak tchak tchak tchak tic a tic tic a tic... », et c'est absolument extraordinaire. Si vous avez l'occasion d'entendre un enregistrement, je vous le conseille.

C.B: C'est un chœur d'hommes?

P.H: Oui, ils sont 200-300. C'est absolument étonnant parce qu'ils sont rigoureusement ensemble, et il n'y a pas de chef d'orchestre. Ils le font très doucement et brusquement ça explose! C'est impressionnant.

C.B: Vous l'avez vu vous-même?

P.H : Non. Je l'ai entendu, parce qu'il y a beaucoup de disques de ces cérémonies, mais je ne suis malheureusement jamais allé à Bali.

C.B: *Vous voulez rajouter quelque chose*?

P.H: Non, non.

A.S: Il nous reste donc à vous remercier pour toutes ces précisions,

P.H: Merci à vous

A.S: Et est-ce que vous accepteriez de nous dire sur quoi vous travaillez en ce moment, les projets que vous avez, votre actualité? Si on peut avoir la chance de vous écouter

quelque part ?

P.H : Je termine une petite pièce pour piano qui va être créée au Festival d'Auvers-sur-Oise dans une semaine, donc il est grand temps de la terminer. J'écris un quintet à corde qui va être créé à la rentrée, au mois d'octobre. Je travaille aussi sur un autre poème chinois pour le chœur Sequenza 9.3 ; je vais choisir non pas une traduction de François Cheng mais une traduction allemande de Bethge, celle qu'a utilisée Gustav Mahler dans « Les Chants de la terre », qui est donc un tout autre univers : une traduction plutôt romantique (ce sont de très belles traductions aussi, très différentes). Et puis je dois ensuite écrire un concerto pour clarinette qui sera créé à Rennes.

A.S et C.B: Merci beaucoup.

La guillotine



Philippe Burin des Roziers

Les secousses du déclin

La crise que nous traversons est-elle une crise de rationalisation de nos économies ou le signe d'un déclin irréversible au profit des puissances émergentes ?

La mémoire est courte, car voici seulement soixante-dix ans, c'était, pire que le déclin, la débâcle.

Le déclin selon de Gaulle ne se concevait pas sans son corollaire, le sursaut : la France n'est pas la France sans la grandeur.

Puis la métaphore cycliste du peloton de tête, introduite par Valéry Giscard d'Estaing, eut quelque chose de rassurant, d'autant qu'avec l'Europe, nous découvrions la course par équipe.

C'est l'attrait de la puissance, à 6, 9, 27, et un jour peut-être avec la Turquie, qui permit d'avaler les couleuvres du renoncement aux symboles nationaux.

Or la panique autour de l'euro annonce que la course a changé de leaders.

L'espace Schengen n'aura pas été plus efficace que la ligne Maginot.

Les chinois – et derrière eux, plus discrets, les autres émergents – ont gagné la guerre sans même la faire, une très drôle de guerre, tout en douceur.

Cette mutation est aussi soudaine que celle qu'engendrent les guerres et les révolutions. Au terme de cette *blitzkrieg* économique, il apparait qu'au mieux, nous avons mangé notre pain blanc, et qu'au pire, en cas d'effondrement de l'euro, la capitulation nous menace.

Il n'y a pas eu de traité de Versailles avec réparations et modifications du tracé des frontières, et pourtant la carte géopolitique du monde est d'ores et déjà modifiée.

Et comme toujours, personne n'avait pressenti l'ampleur de la vague de fond. La Chine, l'Inde et tous les autres émergents – c'était très récemment encore le « tiers-monde ». Quels spécialistes du développement, voici seulement vingt ans, auraient imaginé la vitesse du « rattrapage », quand ils n'excluaient pas de leurs théories le concept même de rattrapage ?

À certains égards, il y a quelque chose de rassurant dans l'incapacité à prévoir.

Certes, le risque d'une razzia économique qui verrait les fleurons des groupes économiques, mais aussi nos vignobles, nos châteaux, nos musées, notre cinéma, nos restaurants (nos clubs de football, etc., etc.) passer aux mains des nouveaux puissants de la finance, a quelque chose de plausible : serons-nous tous gestionnaires de gîtes ruraux à destination des touristes chinois ?

Or toute prédiction concernant le fonctionnement du nouveau monde est périlleuse car multiples sont les inconnues.

Si la notion de mondialisation demeure pertinente, elle peut contourner le schéma trop simple d'opposition dominants - dominés.

Comment la Chine parviendra-t-elle à se gérer politiquement ?

Qui est touché par le déclin : la vieille Europe, les États-Unis ? Or, l'Occident, n'est-ce pas aussi le Canada, l'Australie, une certaine Russie, une certaine Turquie, l'Amérique latine ?

Il y a place pour du jeu géopolitique.

La France est très secouée.

Sa tradition étatique (colberto - jacobino-gaullo-bonapartiste) est broyée à la moulinette européenne. La culture découvre qu'il n'est pas prudent de ne miser que sur l'aide publique et qu'il faudra compter avec cette chose étrange, le mécénat. On découvre avec stupeur que les droits acquis ne sont en réalité pas acquis. Et à quels saints se vouer si malgré la survivance des calvaires au croisement des chemins, les curés de campagne, eux, ont disparu.

Le tableau est sinistre ? Hé bien non, l'humeur demeure joyeuse.

Nous ferons peut-être l'économie d'une guerre et profiterons alors d'une accalmie exceptionnelle au regard de notre histoire.

La toute petite tour Eiffel battue à plate couture par les tours asiatiques ou celles des émirats, nous tournerons la page du parisianisme étroit et nous apprendrons la modestie. Il faudra bien que les politiques, les syndicalistes, les corporatistes substituent à la langue de bois de nouveaux langages.

Enfin, les temps difficiles aiguisent l'intelligence et la lucidité et ouvrent vers une plus grande profondeur. Ce sont des temps propices pour la poésie.

Philippe Burin des Roziers, quinze ans d'Amérique latine – crise centre-américaine, théologie de la libération, violence colombienne. Auteur de *Cultures mafieuses* (Stock, 1995). Aujourd'hui directeur de *La Guillotine* (rue Robespierre à Montreuil), friche industrielle vouée à la poésie.

Zarbos

Jean-Claude Caër

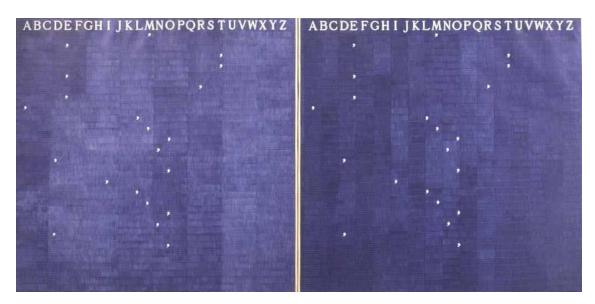
Mettre au monde le monde

Exposition Alighiero Boetti (Galerie Tornabuoni Art, à Paris, 19 mars au 5 juin 2010)

On peut voir, sur une photographie, deux frères jumeaux (*Gemelli, 1969*), légèrement différents, qui s'avancent vers nous sur un tapis de feuilles mortes. Ils se tiennent par la main. En vérité, ils ne sont qu'un. C'est dans cet autoportrait, grâce à ce photomontage, que, par une sorte de dédoublement et d'éblouissement, Alighiero Boetti s'affirme et fonde sa quête spirituelle.

Alighiero Boetti se révèle être l'une des figures les plus mystérieuses de *l'Arte povera* (il se tournera par la suite vers l'art conceptuel). Il nous laisse des séries d'œuvres postales: des lettres timbrées envoyées d'Éthiopie ou de Kaboul forment un tableau. Des combinaisons d'alphabets colorés et de signes composent des tapisseries géantes. De grands planisphères brodés se déploient, où chaque nation est représentée par son drapeau respectif, *Mappa*.

Il faisait réaliser certaines de ses œuvres par des amis ou des anonymes, ce qui crée une sorte de lien particulier au monde. Ainsi ces magnifiques monochromes, souvent des tryptiques, réalisés au stylo-bille sur papier marouflé. Les parties du fond sont griffées, hachurées, ponctuées de virgules blanches alignées sur un alphabet permettant de décrypter les messages : *Mettere al mondo il mondo* « Mettre au monde le monde » (stylo à bille bleu sur papier marouflé, 1972-73)



2 éléments, chacun 159x164 cm Courtesy Tornabuoni Art, Paris

ou *Vento contre vento*, « Vent contre vent » (stylo à bille noir, 1979 *circa*). Les virgules sont comme des partitions dans le ciel, des larmes inversées, des flocons de neige dans

la nuit d'encre de la toile, *Indian pink*. « *Mes travaux au stylo à bille sont des concentrés de temps, ils me donnent la sensation physique d'un temps énorme* », disaitil.

C'est en Afghanistan, puis à Peshawar, au Pakistan, qu'Alighiero Boetti fit réaliser ces planisphères aux couleurs des nations, ces tapis d'alphabets, ces *Aerei* à la gloire de l'aviation où, parmi toutes sortes d'aéroplanes, sur fond bleu, des avions de chasse terrifiants surgissent. Il vécut longtemps dans ces régions du monde particulièrement troublées. Mais, en 1979, la guerre d'Afghanistan obligea Alighiero Boetti à fuir au Pakistan.

À voir cette exposition, les œuvres s'imposent d'emblée avec évidence et force. Le monde s'étale sous nos yeux : planisphères vus à 360 degrés – signe avant-coureur de la mondialisation – et « Mettre au monde le monde » nous attire comme si nous étions plongés dans le cosmos.

Alighiero Boetti, né à Turin en 1940, est mort à Rome le 24 avril 1994 d'une tumeur au cerveau sans avoir pu contempler une de ses dernières commandes, réalisée par les tapisseries d'Aubusson, qui nécessita quatre longues années de travail.

On découvre à travers cette exposition les hantises de toute une époque — les années soixante à quatre-vingts. Une sorte de geste épique et utopique d'un artiste qui bâtit sa propre légende dont le fondement fut, je pense, un double portrait de lui-même : Gemelli, jour où l'artiste décida d'être deux. Il réfléchit sur les notions d'ordre et de désordre, Ordine e disordine, titre d'une de ses œuvres. « Un jour, j'ai mis mon nom par ordre alphabétique, je me suis rendu compte que... quelques-unes des structures fondamentales gigantesques de la société s'écrouleraient, s'il manquait de petits éléments, comme l'ordre alphabétique. »

Seguire il filo del discorso « Suivre le fil du discours » (stylo à bille sur papier marouflé sur toile, 1980), « Les Mille fleuves les plus longs du monde », « Territoires occupés » (broderie sur laine au point de croix sur toile de jute, 1969), tels sont les titres de ces œuvres, qui montrent les réalités politiques de son temps mais recréent paradoxalement une sorte de magie de l'enfance. « Alighiero Boetti aimait se définir comme "peintre" bien qu'à vingt-deux ans il ait renoncé à la peinture à l'huile et plus généralement à l'usage du pinceau », écrit Annemarie Sauzeau, commissaire d'exposition.

À lire : *Alighiero Boetti*, Tornabuoni Art, Federico Motta editore ; le premier volume du catalogue général (1961-1971), par Jean-Christophe Amman, éditions Electa.

Emmanuel Berry

Pologne - Oswiecim

« L'image vs le savoir »... Dès lors que l'on tente de photographier l'indicible, ou même, et surtout, ses contours, la question de la représentation du visible se pose.

« C'est en silence que je me suis rendu à Oswiecim, je venais de quitter Cracovie, une ville sans doute romantique, aux couleurs variées.

Je ne sais pas ce qui pousse un photographe à se rendre aux frontières du visible ; en tout cas, il s'agit bien précisément pour ma part d'une quête où la photographie se révèle à nouveau peu à peu, se glissant obstinément là où on la rejette. Sincères sans être fragiles, les images se fabriquent presque d'elles mêmes. Je le pense.

Après avoir cherché quelques fantômes oubliés, calmement je me suis accordé plusieurs jours de répit dans ces « alentours » où la lumière excelle dans son rôle de manière immuable, comme partout ailleurs. J'ai donc photographié ces à-côtés sereinement, là où le gris reste vert, bleu et doux à la fois.

J'espère que ce que je sais ne contamine pas ce que je vois. »

Après avoir visité « l'intérieur », l'intérieur des camps, j'ai porté mon objectif uniquement sur leurs abords. L'approche documentaire *in situ* était exclue, ce travail se voulant être aussi ma réponse à la masse picturale, à la quantité d'images des camps, de mots aussi, qui précédaient mes voyages dans mon imaginaire. Calmement, j'ai donc vécu et photographié une sorte d'errance, avec, parfois à quelques mètres derrière moi, les souvenirs d'un autre monde.

J'ai essayé de m'approcher au plus près de cette frontière, celle de la mémoire, de la conscience, où la lumière provoque ce gris quasiment neutre et pourtant coloré qui semble régner en ces lieux.

C'est la puissance de la contextualisation que j'interroge ici-bas.

J'ai ainsi produit des photographies dans des conditions variées, suivant le cycle des saisons, des intempéries. Non pas pour banaliser les images, mais au contraire pour tenter d'en cerner les contours avec la plus grande acuité, celle que requiert, inlassablement, la démarche photographique. Le lieu appelle la rigueur, le respect, l'humilité. Ce que je vais y chercher, c'est une vérité ; ce qui m'y a attiré est de l'ordre de la famille, de la disparition, de l'histoire. Avec en arrière plan le sentiment que la photographie faisait et fera toujours « partie » de ces lieux à la mémoire obsédante.

Emmanuel Berry est né à Sens en 1971. Après une pratique de la photographie en grand format et de la technique du *Zone System*, il découvre le polaroid qui sera son seul outil durant plusieurs années. Lauréat du prix Ilford en 1994. Plusieurs expositions collectives (depuis 1999) et personnelles (depuis 2004). Plusieurs livres dont *Le photographe*, *l'architecture et la raison* (Éditions Le temps qu'il fait, 2007).















Notes de lecture



Pascal Commère

Légendaire

Légendaire de Claude Adelen (Flammarion, 2009)

À quoi tient qu'un livre de poèmes nous paraît d'entrée important? Parce qu'il nous importe avant tout. Nous emporte. Qu'il nous prend, nous surprend. À sa façon, j'entends. C'est-à-dire sans esbroufe, ni chiqué d'aucune sorte. Sans jeter aux orties nos habituels repères – ce qu'il en reste tout au moins. Rien de cela ici. Mais un livre qui rassemble. Nous conforte, nous rassure. Sans qu'on sache d'abord pourquoi ni comment sinon que, lisant, nous ne sommes pas nulle part. Mais un peu moins seuls, et plus forts. Qui nous accepte, nous prend avec lui, nous accueille par cette façon, nouvelle chaque fois, avec laquelle nous recevons le poème. Comment nous lui faisons place dans notre espace propre, autant que dans l'espace plus vaste qu'il investit dans le langage. Langage qui repose sur un lexique précis tout d'abord, clair, économe, où chaque mot signifie. Le tout pris dans une somme qu'il constitue, et dont le titre se lit davantage comme un nom qu'un adjectif, semble-t-il. Sans pour autant s'éloigner de ce qui a trait aux légendes, mot à prendre aussi bien au sens religieux, avec sa part rituelle notamment, que populaire et d'attache à la tradition. Mais quelque chose vient s'ajouter qui témoigne d'un temps parcouru. D'un travail – long, dans l'ombre. D'un cheminement. D'une mémoire, qui est celle aussi de la poésie – d'une certaine poésie. Lyrique, ah! Versant aragonien. Aussi bien que d'un vivre ici. D'où la note en fin de volume, travail de trente-six années quand même – 36, mais oui –, mentionnant les circonstances de parution des premiers poèmes... Grâce à Elsa Triolet, justement. Ce qui n'est pas sans émouvoir. En raison de la jeunesse, et pas seulement. La sienne, qui est aussi la nôtre, celle du monde. Et l'enthousiasme. Le lyrisme, tout ça. Le chant, cette « musique du malheur ». Ça donne du « corps » dit-on d'un vin, du « gras », quoique rien de cela ne soit dit, et chanté moins encore. Non. On a lu Mallarmé. Quelque chose plutôt lié à l'avènement d'un livre neuf. Et pas seulement la somme qu'il représente, plus de 300 pages. Mais cette tension, chevillée au tout d'un bout à l'autre qui vaut architecture, donnant force vive à l'ensemble. Et mesure de son sens. De sa plénitude. Livre neuf parce qu'amendé du passage du temps, parcouru. Chemin de vie, de mots, d'un avant et après, dont la poésie toujours aura à répondre. Livre qui dure, qui couvre. Tout autant qu'il s'érige. Balise aussi bien, phare dans le temps de langue arraché mot à mot à la nuit du langage et qui sans façon nous signale quelques écueils auxquels nous échappons par sa seule présence. Rien de rigide néanmoins, ni de didactique. Mais une beauté – acceptable, puisqu'en retrait et sur sa défensive. Et brisée – c'est qu'on se construit contre plutôt qu'avec. Quelque chose file. Se tient. Nous tient. Au plus près du vers, de la ligne. Cela. Qui ne paraît pas coupé de nous, pas plus que le poème nous ignore. Grâce à quoi nous faisons corps avec la matière – serrée. Avec la forme – toujours ferme, et juste. Et notamment ce qui touche aux coupes des vers, minutieusement réfléchies. Toutes concourant à une « abstraite arborescence ». Et la composition, la mise au format. Cela. Puisqu'il est dit : « Travaille, c'est-à-dire : détruis. » Détruis pour reconstruire, entendez. Le monde, à commencer par soi, et le poème. Travaillé, au sens ouvrier du terme, ajusté. Sans que rien du labeur ne paraisse,

ne fasse écran. Coupes et brisures, silences n'interrompent pas le plaisir de lecture. Au contraire ils le servent. L'ancrent dans un ici de langue que soutient un lyrisme mature, c'est-à-dire contenu, à travers quoi la voix s'impose. Pure. Fondée sur des mots taillés sans faiblesse dans l'à vif. Après quoi le poème, le livre en son entier, prend place durablement aux côtés de ceux qu'il lui a fallu un temps répudier.



Vincent Wackenheim

De la consécration des choses

Bibliothèques de nuit de Thierry Laget (Gallimard, Collection L'un et l'autre, 2010)

Pour qui aurait plaisir à la lecture de la presse, et notamment les faits-divers pris dans leur effrayante cruauté, les six textes réunis sous le titre de *Bibliothèques de nuit* paraîtront du dernier bizarre, comme si Thierry Laget n'était plus sorti dans le monde depuis une éternité – et avouons qu'on l'envie un peu.

Il y a là de la nostalgie posée, et un plaisir de la sacralisation, de la consécration des choses vécues – l'évocation d'objets comme catalyseur de la pensée, tel ce *steamer* qui fait posément le va-et-vient quelque part sur un lac nordique, ou une bruyante tondeuse à gazon.

Que nous donne-t-il à voir pour nous qui sommes sur la rive ? Son enfance, mais raisonnablement, en homme qui sait vivre et ne veut rien imposer, une mémoire, et des lieux, et des lectures, il n'aura pas tant sondé Proust sans en tirer quelque profit (ou Jacques Rivière, ce qui est moins courant), bref une géographie du sens et de l'intelligence – ma préférence pour *Au grand torticolis*, un épuisement de ce lieu qu'est la bibliothèque de l'Assemblée nationale, pendant les nuits parlementaires, hantées par M. de Gavardie, un cousin de Bouvard et de Pécuchet.

Littérature pour lecteurs, diront les ronchons amateurs de plus cruelles autofictions – ils veulent dire littérature d'écrivains – et c'est si vrai, mais comme il y aurait des polars pour assassins. Oscillant poliment du nous au je comme le *steamer* sur son lac (ou la tondeuse du parc de Sceaux) Thierry Laget nous ménage une place au chaud de sa rêverie, de l'Auvergne au lycée Lakanal, comme on partagerait une charlotte aux framboises, et qui s'en plaindrait ?

Oserais-je même dire que j'ai ri ? car il y a de la drôlerie dans les raccourcis, une gourmandise des mots rares (un limosin, par exemple, ou une gnomonique, et j'ai besoin du Littré pour savoir que le premier est un natif – mais vieilli – du Limousin, le second l'art de construire... les gnomons), un plaisir du stylo, une sensualité cocasse des souvenirs, une joie dans l'accumulation qui épuisera, et une effrontée propension à la digression, redoutable exercice quand par-dessus le marché on ne rechigne pas à l'emploi de phrases longues et sinueuses. Avant, ça s'appelait le style.

Ou plutôt, disons-le tout net, un attrait malin pour le coq-à-l'âne érigé comme principe de gouvernement, ces mêmes coq-à-l'âne qui souvent dans la conversation courante nous épuisent. Vous je ne sais pas, suggère Thierry Laget, mais moi j'en suis à décrire le *Dénombrement de Bethléem*, à partir de ces images de boîte de chocolat, et du cycle des saisons. On se laisse prendre par la main.

Au sujet de Bruegel l'Ancien, Thierry Laget dit que « Ce n'est pas de la peinture sur laquelle on passe en glissant : elle se lit comme un livre, phrase après phrase ». Voilà ce qu'en matière de littérature on pourrait appeler une antiphrase, mais on en dira de même de ces *Bibliothèques de nuit* impeccablement bâties.



Vincent Gracy

Suisse singulier

Le Repos du cavalier de Gustave Roud (*Fario*, 2009)

Qui n'a, un jour, à l'orée d'une clairière perdue au fond d'un bois, ressenti l'imminence d'une révélation foudroyante? Qu'ici un secret depuis toujours attend d'être perçu – celui-là même de la présence certaine et définitive du monde tout entier contenu en ce lieu clos et retiré?

L'Enclave décrit cette clairière et ce moment d'éveil, décrit ce plus proche espoir de plénitude subitement atteint au cours d'une promenade. Décrit avec une vertigineuse précision la seconde de son possible exaucement puis son évanouissement tout aussi soudain. Délivre cette vérité qu'il n'est d'autre moisson désirable que le Tout, mais que le Tout jamais ne peut être engrangé – récolté un instant tout au plus.

L'Enclave est le texte lumineux qui ouvre Le Repos du cavalier réédité l'an dernier aux éditions Fario. Son auteur, Gustave Roud (1897-1976) était un écrivain suisse romand qui vécut jusqu'à sa mort dans la ferme de Carrouge, non loin de Lausanne, où sa famille s'était installée quand il avait onze ans. Il vécut immergé au sein de ce Haut-Jorat paysan qui l'environnait, dans la pleine conscience d'en être à la fois partie prenante et irrémédiablement séparé par sa condition d'intellectuel. Cette dualité est au cœur de son œuvre et lui donne toute son acuité – parfois même comme une sorte de ténèbres soudaines, à lui qui pourtant, de toutes ses forces, ne visait qu'à la limpidité du cœur, de l'esprit et du style. Dans le texte fraternel et documenté qu'il donne à la suite du Repos du cavalier, James Sacré, s'interrogeant sur les dédicataires paysans amis du poète, souligne la tension sublimée mais permanente qui habita Roud vis-à-vis de ces hommes qui, davantage peut-être que ses familiers, demeurèrent sa vie durant ses plus proches étrangers.

Gustave Roud a composé des vers magnifiques, mélodieux, rimés et rythmiques. Mais c'est surtout dans des proses poétiques comme les huit séquences du *Repos du cavalier* que sa langue devient l'une des plus rares, des plus pures, qui se puissent écrire en français. Descriptions sûres d'un monde flottant : « *Lentement, sous le regard qui cogne et s'agrippe aux choses avec une maladresse de papillon nocturne, la vallée naît et se compose, verte et bleue, une vallée du matin... » ; ou bien paysages inquiets des âmes en suspens : « <i>Parmi ceux qui vivent, parmi ceux qui jouent à vivre, les hommes dont on n'a que faire, les hommes qui ne servent à rien, inutilisables, attendent à l'écart, une question perpétuellement aux lèvres, qu'ils ont toute la vie pour poser... »* ; quels que soient le thème ou la tonalité abordés, la lecture demeure l'aventure d'un constant enchantement.

Si l'on voulait vraiment résumer, on pourrait avancer que Roud enregistre au fil de ses livres les *Géorgiques* romandes de son temps, juste avant l'engloutissement d'une geste paysanne dans la modernité. Mais ce témoin indéniable reste avant tout un singulier

irréductible. Dont l'entreprise dernière – modeste, majeure, acharnée – consisterait peutêtre en une tentative à jamais reprise pour terrasser les contradictions du monde et de l'humain : « Que tout devient donc simple dès que l'on cesse de vivre à contre-cœur ! L'âme que touchent les poisons du Temps demeure déconcertée, mais le cœur, touché lui aussi, cherche et trouve obscurément le salut... »



Vincent Gracy

Allemands salutaires

Lettres et carnets de Hans et Sophie Scholl (Tallandier, 2009)

« Mon cher Fritz! [...] Vois-tu, que tes officiers ne se rebellent pas contre cette loi de la nature, la conquête du faible par le fort, me semble affreux et dégénéré [...] Oui, nous croyons à la victoire du plus fort, mais du plus fort en esprit. Et cette victoire n'est pas moins digne d'être poursuivie parce qu'elle pourrait advenir dans un autre monde que notre monde exigu (si beau soit-il, il est bien petit) — mais non, la voici déjà qui brille, visible de tous... »

Quatre mois après avoir écrit ces mots à son fiancé, soldat devant Stalingrad, Sophie Scholl est décapitée à la prison de Munich-Stadelheim avec son frère Hans et leur ami Christoph Probst pour haute trahison. Leur crime ? Avoir appelé à l'insurrection des consciences allemandes contre le régime nazi.

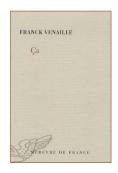
Les Lettres et carnets de Hans et Sophie Scholl, traduits, préfacés et annotés par Pierre-Emmanuel Dauzat, écrits dans une langue admirable, éclairent l'exigence spirituelle, nourrie de leur foi chrétienne et d'une haute culture humaniste, qui a mené ces jeunes Allemands « ordinaires » à la révolte et au martyr consenti. Rien de bigot ni de sectaire dans leur croyance, faite autant de doutes que d'espérance. À plusieurs reprises, Sophie appelle ainsi à l'aide dans son Journal un Dieu qui reste muet. « Mon Dieu, je n'ai rien d'autre à t'offrir que des balbutiements... Chaque fois que je prie, les mots se défont, je ne sais plus rien d'autre que : aide-moi... » Mais en même temps s'affirme la volonté de ne pas se dérober devant la nécessité de l'absolu : « Mieux vaut une douleur intolérable que de végéter insensiblement... » Hans, de son côté, alors qu'il est envoyé sur le front russe, semble tenté par un retrait érémitique loin des fracas du monde : « Le mieux serait de couper les ponts et de me diriger vers l'Orient, seul et sans rien, toujours plus loin, à travers l'Oural, en Sibérie et jusqu'en Chine, si, si seulement je n'étais pas par ailleurs un Européen incapable de déserter l'Europe à cette onzième heure... »

Ni lui ni sa sœur ne déserteront. Dès qu'il rentre à Munich pour y reprendre des études médicales à l'automne 1942, Hans réactive le groupe La Rose blanche créé au printemps précédent avec quelques compagnons, et Sophie se joint à eux. Ensemble ils rédigent et diffusent des tracts exhortant le peuple allemand à ouvrir les yeux. « Il n'est rien de plus indigne d'un peuple civilisé que de se laisser, sans résistance, régir par l'obscur bon plaisir d'une clique de despotes... Où que vous soyez, organisez une résistance passive – une Résistance – et empêchez que cette grande machine de guerre athée continue de fonctionner... N'oubliez pas que chaque peuple mérite le gouvernement qu'il supporte... »

Le 17 février 1943, le frère et la sœur sont surpris par la Gestapo en flagrant délit de distribution d'un tract dont la dernière phrase proclame : « Nous nous dressons contre

l'asservissement de l'Europe par le National-Socialisme, dans une affirmation nouvelle de liberté et d'honneur. » Ils sont condamnés à mort quatre jours plus tard, avec exécution immédiate de la sentence. La tête sur le billot rouge encore du sang de Sophie, Hans a le temps de pousser un dernier cri : « Vive la liberté! »

À lire en complément : Inge Scholl, *La Rose blanche*, Éditions de Minuit (l'histoire du groupe par la sœur de Hans et Sophie).



Patrick Maury

Je lisais « Ça »

Ça de Franck Venaille (*Mercure de France*, 2009)

Je lisais « Ça » et, pour je ne sais quelle raison, je me suis mis à essayer de me souvenir avec le plus de précision possible de la maison de mon enfance, maintenant démolie. Étrange, n'est-ce pas? C'est un livre magnifique dans lequel la plainte est moins obsédante que dans l'inflexion de ta voix antérieure. Peut-être est-ce mon deuil récent, que tu connais, qui me pousse dans une terrible émotion à la lecture de cette phrase, tellement tienne, tellement ajustée chez toi à une recherche de toujours (nous en avons parlé plus d'une fois) tout à fait tranquille et désespérée : Ô mon père, je veux dire : «mon père personnel» qu'êtes-vous devenu? Ça a donc commencé comme ça. Cherchant dans les étages, là où toute souffrance est atteinte, toute liberté acquise pour qui accepte de passer devant ton tribunal et accueille comme unique sentence le silence des bêtes. Est-ce la faute des mots si, par eux, désengendré du père, tu as bâtis toi-même la gare de départ de ta propre vie ? Mais le voyage avance encore et toujours chez Venaille par train puissant et buté qui s'enfonce à toute allure dans cette banlieue de vivre où Pavese avait cru possible d'exercer notre seul vrai métier. Et s'il nous faut beaucoup de courage humain pour continuer d'agir, c'est que l'on sait déjà que tout nous sera retiré, que la fête inestimable de l'amour est impuissante à retenir ce qui est finalement la grande chose de la vie, pour parler comme Baudelaire dont tu es parfois si proche. Est-ce donc toi l'homme solitaire qui distribue ses derniers prospectus, le parfait mécréant qui use et abuse des mots figurant Celui qui à jamais se tait – silence contre silence – toi le monarque dans la hiérarchie du mutisme ? Car il y a une façon de faire avec les mots, quand on est un grand poète – c'est-à-dire le rival pathétique du sans Nom – pour leur maintenir la tête hors de l'eau des événements qui peu à peu nous délaissent; et c'est de les tracer avec une obstination vitale sur la page destinée à devenir celle d'autrui. En somme, paysager la vie de l'autre avec sa propre mémoire. Car il est là le temple réservé à la glorification des mots, le sol absolu qui justifie ce terrible exercice d'abandon de la vie pour la vie. Oui, la poésie est une maladie qui se décèle tôt mais heureusement bien peu en meurent; on remarque même que plus le malade est atteint plus il diffuse la lumière de ce soleil muet que certains ont cru voir sur les bords si froids du Rhin et d'autres dans le bleu du ciel de la Méditerranée. Mais celui qui avance dans le maquis des mots souffrants, les empoigne par la veste de leur treillis pour les sortir de là, souvent grièvement blessés, dans la vallée d'un rif tellement solitaire, celui-là ne saurait être un mauvais Christ. Non, arrêtez, laissez-moi témoigner, c'est Venaille, je le connais, j'ai tout lu. Il traîne dans les rues d'Assise comme un vieux chien inoffensif, il est ici, depuis des siècles. Nous pouvons le suivre avec confiance, de jour comme de nuit, dans toutes ses pérégrinations solitaires; il nous mènera au centre du cercle des moineaux qui n'ont plus peur de mourir. Avant de s'envoler, les mots sont par tous entendus à la prière froide du petit matin et le Dieu qui sans doute n'existe pas n'est jamais assez remercié.



© Éditions Obsidiane

11, rue André Gateau 89100 Sens

Juin 2010